



LA REVUE REFORMÉE

Expériences spirituelles

G. HARRISON	
La « bénédiction de Toronto » : quelques réflexions personnelles	1
T. AUSTIN	
Les Chrétiens peuvent-ils être possédés par des démons ?	17
R. B. GAFFIN	
La cessation des dons extraordinaires	31

<i>Question d'actualité</i> - La guérison : deux approches :	
– Approche biblico-théologique (Richard B. Gaffin)	55
– La médecine et la guérison divine (David H. Barnhouse)	58
<i>Un capitaine de l'Église</i>	
Jules-Marcel NICOLE, Ruben Saillens (1855-1942), sa pensée et son œuvre	63
<i>Des livres à lire</i>	
W. BUHNE, « La troisième vague... le plus grand réveil de l'histoire de l'Église » (Daniel Bergèse)	71
J. CADIER, « Le matin vient » (Ch. Nicolas)	75
J. CALVIN, « Commentaire de l'Harmonie évangélique » (A.-G. Martin)	77
<i>Méditation biblique</i>	
Antoine SCHLUCHTER, Marc 10:17-31 : « Vivre sans masques »	79
<i>Réflexion théologique</i>	
Gérald BRAY, Le Dieu trinitaire : ses personnes et sa nature	87

N° 188-1996/1-2 - JANVIER 1996 - TOME XLVII



La revue réformée

publiée par

L'association *LA REVUE RÉFORMÉE*

33, avenue Jules-Ferry, 13100 AIX-EN-PROVENCE

C.C.P. Marseille 7370 39 U

Comité de rédaction :

R. BERGEY, P. BERTHOUD, P. COURTHIAL, J.-M. DAUMAS,
H. KALLEYMEYN, A.-G. MARTIN, J.-C. THIENPONT, et P. WELLS.

Avec la collaboration de R. BARILIER,
W. EDGAR, P. JONES, A. PROBST, C. ROUVIÈRE.

Editeur : Paul WELLS, D. Th.

LA REVUE RÉFORMÉE a été fondée en 1950 par le pasteur Pierre MARCEL.

Depuis 1980, la publication est assurée par la Faculté libre de Théologie Réformée d'Aix-en-Provence « avec le concours des pasteurs, docteurs et professeurs des Eglises et facultés de Théologie Réformées françaises et étrangères ».

LA REVUE RÉFORMÉE se veut « théologique et pratique » ;
elle est destinée à tous ceux – fidèles, conseillers presbytéraux et pasteurs –
qui ont le souci de fonder leur témoignage, en paroles et en actes, sur la vérité biblique

LA « BÉNÉDICTION DE TORONTO » QUELQUES RÉFLEXIONS PERSONNELLES

Graham HARRISON*

Voilà moins d'un an que « la bénédiction dite de Toronto » a fait son apparition en Europe pour la première fois. Ce phénomène, dont le nom a été inspiré par l'Eglise du Vineyard (située près de l'aéroport) de la plus cosmopolite des villes canadiennes, s'est propagé partout dans les Iles Britanniques et en Europe, manifestant une propension remarquable à se faire accepter par une large diversité de groupements ecclésiastiques. Il a reçu un accueil positif, sinon général, dans les milieux charismatiques de toutes tendances et il a aussi trouvé des défenseurs et des adeptes dans les Eglises plus traditionnelles non charismatiques. Deux Eglises, en particulier, semblent avoir été les centres de sa diffusion et de son développement en Grande-Bretagne : l'une est anglicane, l'Eglise de la Sainte Trinité à Brompton, l'autre Baptiste à Wimbledon.

Quelle que soit la première réaction que l'on puisse avoir en entendant des échos de ce qui se passe dans ces Eglises et ailleurs, il serait imprudent de les ignorer et de supposer que, tout comme bon nombre de phénomènes religieux venus

* Graham Harrison est pasteur de l'Emmanuel Evangelical Church à Newport, au Pays de Galles. Cet article a paru dans *Foundations*, publication du Conseil Evangélique britannique (B.E.C.), n° 34, printemps 1995.

d'Ostre-Atlantique, cela ne fera pas long feu. Pour ma part, ayant entendu un ami (dont j'ai de bonnes raisons de respecter le discernement théologique) vanter les bienfaits personnels retirés de sa participation à ce mouvement, j'ai accueilli avec joie l'occasion de visiter les deux Eglises citées plus haut pour me rendre compte par moi-même de ce qui s'y passait. En plus de ces visites, j'ai visionné, d'une part, les vidéo-cassettes d'Ellie Mumford (la femme du pasteur de l'Eglise du Vineyard à Putney, Londres) qui serait, paraît-il, l'instrument humain par lequel « la bénédiction » serait arrivée en Europe et, d'autre part, deux émissions de la télévision galloise qui lui ont été consacrées. J'ai aussi assisté, en compagnie d'autres pasteurs, à une réunion qui s'est tenue dans le sud du Pays de Galles, pour présenter toutes les activités associées au mouvement. Je me suis, par ailleurs, documenté le plus possible en lisant un large éventail de textes, depuis un des nombreux ouvrages écrits par des adeptes enthousiastes, jusqu'aux articles publiés par la presse écrite, religieuse et séculière, favorable ou non. C'est pourquoi je crois pouvoir me prononcer sur ce sujet.

Pour certains, sans doute, cet exercice est une simple perte de temps, puisque le moindre discernement théologique suffit pour comprendre que, dès le début, « la bénédiction de Toronto » n'a pas son origine au ciel. Cependant, j'ose avancer qu'à certaines époques, il s'est produit des phénomènes étranges dans l'histoire spirituelle du peuple de Dieu. Il y a eu, également, c'est vrai, des faits extraordinaires, finalement imputables, de façon claire, à Satan, qui ont commencé par intriguer et tromper des hommes de Dieu pourtant clairvoyants. En outre, l'histoire de ce que Ronald Knox appelait « l'enthousiasme » est parsemée d'exemples de personnes et de mouvements qui ont semblé tout emporter, mais qui ont fini par s'enliser, laissant derrière eux des êtres brisés qui avaient eu la certitude d'être conduits par la main de Dieu dans tout ce qu'ils faisaient. Les paroles de Paul aux Thessaloniens sont toujours à propos : « N'éteignez pas l'Esprit ; ne méprisez pas les prophéties ; mais examinez toutes choses, retenez ce qui est bon. » (1 Th 5:19-21)

J'ai donc essayé de mener mon enquête sans naïveté, mais avec un esprit aussi bibliquement ouvert que possible, et de tenter une évaluation honnête de ce qui est devenu, à l'heure qu'il est, un mouvement largement répandu. Qui oserait nier que nos pays auraient un urgent besoin d'une visitation du ciel ? Les sujets d'encouragement sont si peu nombreux dans bien des Eglises que ce serait une joie d'apprendre qu'un renversement de tendance est vraiment en train de se produire. Je me suis surtout méfié des réactions entières (pour ou contre) qui semblent caractériser certaines déclarations sur « la bénédiction de Toronto ». J'ai souhaité également ne pas adopter une attitude à la manière de Gamaliel. Attendre le jugement du temps revient, en général, à éviter de se positionner sur le plan théologique.

Or, il s'avère que l'origine de ce qui s'est passé à Toronto est à rechercher chez des personnes un peu bizarres appartenant au milieu hyper-charismatique/pentecôtiste en Amérique du Nord : Rodney Howard-Browne et Kenneth Copeland. Pour certains, inutile d'aller plus loin : cela est suffisamment éloquent. On ne peut pourtant pas court-circuiter la discussion de la sorte. C'est en agissant ainsi que certains ont remis en question l'authenticité du Réveil de 1859 au Pays de Galles, parce qu'Humphrey Jones, l'homme par qui le Réveil est venu des Etats-Unis, avait prophétisé que l'Esprit Saint descendrait, sous une forme corporelle, sur l'une des collines près d'Aberystwyth (ville côtière du Pays de Galles). C'est de discernement que nous avons besoin et non d'une évaluation trop rapide fondée sur la présence ou non de personnalités plus ou moins liées aux responsables du mouvement. Il ne serait pas difficile de montrer, à partir d'exemples tirés de l'histoire, que notre Dieu choisit parfois de lire plutôt dans le coeur des hommes que dans leur tête, lorsqu'il daigne les utiliser et les bénir.

I. Que se passe-t-il réellement ?

La réunion-type commence par quarante-cinq à soixante minutes de ce que l'on appelle « l'adoration ». Cela consiste invariablement en une suite de chants, type petits choeurs,

chacun étant plutôt court et, par conséquent, répété à plusieurs reprises. Le chant est conduit par des musiciens ou des choristes. La plupart des assistants restent debout, nombre d'entre eux les bras levés. La prière est presque toujours accompagnée d'une musique douce en sourdine. Elle s'exprime, parfois, par le chant « en langues » sur un fond d'accords harmonieux joués au clavier et/ou à la guitare. Dans les réunions auxquelles j'ai assisté, une prédication a suivi (de quarante minutes pour l'une d'entre elles). Puis est arrivé le moment attendu par tous : l'invocation du Saint-Esprit, qui s'effectue, soit simplement par les mots « Viens, Saint-Esprit » ou par une phrase telle que « Nous t'invitons à venir », soit par une prière plus longue et par l'indication donnée à l'assemblée qu'elle va, sans doute, être témoin de choses extraordinaires. L'encouragement est donné de ne pas craindre les réponses ou les manifestations physiques et, le plus souvent, une série de citations bibliques, validant ce qui va se produire, est faite.

Pendant ce temps, un espace est dégagé pour que les membres de l'assistance puissent rejoindre les personnes désignées comme faisant partie des « équipes ministérielles » (*Ministry Teams*) et identifiées par un badge, sage précaution pour empêcher que des personnes non-habilitées ne s'infiltrant dans leurs rangs.

Dès ce moment, quelques personnes commencent à s'avancer « pour bénéficier du ministère », qui a mis en oeuvre la même technique dans les centres où j'ai été ; ce qui m'a paru fascinant. Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une imposition des mains - du moins telle qu'elle se pratique chez les Pentecôtistes classiques. Il s'agit plutôt d'une série de gestes curieux des mains effectués, par un membre de l'équipe, à quelque distance de la tête, du visage, des épaules et du torse du destinataire. Dans certains cas, seulement, le front, la nuque ou l'épaule est touché d'un seul doigt. Il n'y a jamais la moindre pression de la main pour pousser le sujet en arrière ou pour qu'il tombe. Le plus souvent, les gens s'effondrent plus ou moins rapidement. Cependant, quelques personnes ne s'effondrent pas du tout ; la procédure est alors arrêtée et elles retournent à leurs places. Le mot d'« effondrement » n'est pas

vraiment approprié pour décrire ce qui se produit ; le mouvement de descente vers le sol est très doux, le sujet s'affaissant lui-même peu à peu.

Il y a des épisodes plus violents. Certaines personnes commencent par une sorte de jogging immobile, qui peut durer longtemps. Un jour, j'ai eu l'occasion de passer à l'église du Vineyard de Putney, à Londres, quelque temps après la fin du culte du matin. La salle s'était déjà passablement vidée, les musiciens ne jouaient plus et la plupart des personnes encore présentes bavardaient en buvant du café. Seule, une femme continuait à courir, en faisant du sur place tandis qu'une autre veillait sur elle, sans doute pour la soutenir lorsqu'elle succomberait à la fatigue. Ailleurs, j'ai vu des gens se mettre à trembler fortement de tous leurs membres, ou bien à faire des bonds violents et répétés sur place. Dans la plupart des cas, ces exercices ont fini par épuiser ceux qui les pratiquaient. Il semble que les manifestations physiques varient selon les lieux qui ont, chacun, leurs propres caractéristiques.

C'est, en général, lorsque les gens sont par terre que le rire commence. Ce rire peut varier en nature et en intensité. Certains s'esclaffent discrètement, d'autres rient à gorge déployée tandis que d'autres encore éclatent d'un rire sonore à faire envie aux sorcières de *Macbeth*. L'animateur de la réunion, à l'Eglise de la Sainte Trinité à Londres, n'arrêtait pas d'encourager les gens à s'avancer pour bénéficier du « ministère » ou à lever la main pour qu'un équipier puisse aller vers eux. A un moment donné, il a lancé l'exhortation suivante : « Ne soyez pas britanniques », c'est-à-dire, sans doute, abandonnez le sang-froid et le flegme caractéristiques du tempérament britannique - que l'on pouvait s'attendre à trouver chez les habitants huppés du quartier de Knightsbridge - et laissez-vous aller, si vous voulez que la bénédiction de Dieu descende sur vous.

Les personnes qui s'avancent appartiennent aux différentes couches sociales et à toutes les tranches d'âge. C'est à Wimbledon que j'ai vu la plus jeune : une petite fille de quatre ans tout au plus, qui a bénéficié du « ministère » de deux femmes qui, même à genoux, étaient plus grandes qu'elle. Je

dois avouer que la participation de plusieurs autres enfants, là et ailleurs, est ce qui m'a le plus touché.

Je pense avoir entendu, à l'église de la Sainte Trinité, deux « rugissements de lion », sans toutefois être certain qu'il ne s'agissait pas plutôt de bruits produits par le système de sonorisation. Quoi qu'il en soit, ces rugissements et les cris d'autres animaux font partie intégrante des manifestations typiques de « la bénédiction de Toronto ».

Il est intéressant d'entendre les témoignages de ceux qui ont expérimenté « la bénédiction ». Aucun ne dit avoir été inconscient alors qu'il était prostré sur le sol. Bien au contraire, tous décrivent cette situation comme étant très agréable. Certains affirment avoir eu la vision d'un personnage beau et lumineux qu'ils ont pris pour le Christ. Nombreux sont ceux qui ont témoigné, à la suite de telles expériences, d'un plus grand amour pour Dieu et d'un intérêt renouvelé pour les choses spirituelles. Aussi, argumente-t-on, si tel est le fruit, pourquoi cette paranoïa¹ à propos des racines?

Tandis que certains considèrent l'ensemble du mouvement comme un réveil spirituel, ses adeptes les plus proches ne le désignent pas ainsi. Ils parlent plutôt d'un pré-réveil, une sorte de pré-dispensation, suggérant qu'y résister revient à résister à l'action du Saint-Esprit. L'un des aspects les plus étonnants du mouvement est l'examen minutieux que ses adhérents ont fait de l'histoire de l'Eglise pour y trouver des exemples de mouvements, analogues à « la bénédiction de Toronto », qui se seraient produits dans des contextes différents et qui auraient été irréprochables sur le plan théologique. Au fond, cette démarche ne diffère en rien des tentatives plutôt naïves faites pour prouver que toutes les grandes figures de l'histoire de l'Eglise sont des personnes qui ont parlé en langues.

Les « ancêtres spirituels » du mouvement seraient Jonathan Edwards² et surtout sa femme, Sarah. Ellie Mumford, tout

1. Selon le *Petit Robert* (1988), fausseté du jugement avec tendance aux interprétations.

2. Jonathan Edwards (1703-1758), théologien calviniste, prédicateur du Réveil en Nouvelle-Angleterre.

particulièrement, ne tarit pas d'éloges au sujet de cette dernière, la citant comme une illustration impressionnante des manifestations du mouvement actuel, avec deux siècles et demi d'avance sur leur apparition à Toronto. Pourtant, une lecture attentive des récits de Jonathan Edwards, à propos des expériences spirituelles de sa femme, ne permet pas, à mon avis, une telle interprétation. En outre, il y a dans les récits d'Edwards des éléments qui manquent, de manière flagrante, au mouvement d'aujourd'hui, comme nous le verrons.

II. Une évaluation personnelle

Comment tenter une évaluation de ce mouvement ? Il faut, je crois, l'examiner de façon minutieuse sous trois angles avant de l'accepter ou de le refuser en bloc : l'angle biblique et théologique, l'angle historique et l'angle psychologique. Chacun de ces domaines vaut qu'on s'y arrête avec attention. Il conviendra, en outre, de déterminer si l'on n'a que deux choix : tout accepter ou tout rejeter. Est-il possible d'affirmer que des personnes ont été bénies par Dieu lors de ces réunions sans reconnaître l'authenticité des procédés utilisés ? Essayons d'éclairer cela par une analogie. Les Réformateurs ont été hautement critiques de l'Eglise Catholique romaine. Ils ne l'ont généralement pas considérée comme une vraie Eglise de Dieu. Cependant, ils ne sont pas allés jusqu'à jeter l'anathème sur tous les catholiques romains ou à déclarer qu'ils n'étaient pas chrétiens. Ils ont plutôt reconnu l'oeuvre de Dieu chez des individus, affirmant que la bénédiction accordée l'avait été en dépit de l'Eglise de Rome et non à cause d'elle. De même, il ne fait pas de doute qu'un homme comme Staupitz a aidé Luther à avancer sur la route qui le menait vers Dieu, même s'il n'est pas sûr qu'il l'ait lui-même suivie jusqu'au bout.

A) Angle biblique et théologique

Certaines personnes auxquelles j'ai parlé ont soutenu que, bien avant d'entendre parler de « la bénédiction de Toronto », un profond sentiment de manque et d'échec les avait poussées

à chercher le Seigneur. Il est bien vrai, n'est-ce pas, que Dieu visite ceux qui le cherchent, pressés par le désir d'être transformés ? Ces personnes auraient très bien pu interpréter de travers ce que le Seigneur a fait et commettre une simple erreur de logique en supposant que la bénédiction leur était venue grâce aux réunions auxquelles elles avaient assisté. Il est donc inutile de dénigrer leur évident progrès spirituel pour critiquer un mouvement que l'on juge gravement sujet à caution, pour ne pas dire plus.

Il n'est certes pas difficile de trouver des failles bibliques en considérant le mouvement et ses prétentions. Il me semble que l'assimilation simpliste faite entre ce qui se produit lors de ces réunions et les diverses expériences physiques, relatées par l'Écriture, que des hommes des deux Testaments ont vécues dans leurs rencontres avec Dieu, frise l'absurde. Les exemples bibliques les plus souvent cités sont les suivants : Ezéchiel (1:28 ; 3:23), Daniel (8:17 ; 10:9) et même le roi Saül (1 S 19:24) ainsi que Jean (Ap 1:17) et les soldats venus arrêter Jésus au jardin de Gethsémané (Jn 18:6).

Même une lecture superficielle de ces textes devrait suffire pour mettre en évidence un monde de différences entre ce qui est dit dans la Bible et le type d'expériences décrites plus haut. Ce qui frappe dans chacun des événements bibliques, c'est le sentiment de crainte respectueuse jointe à la conviction d'une totale indignité. Que ces dispositions aient été présentes dans les réunions où je me suis trouvé, notamment chez les personnes prostrées par terre, riant ou sautant, n'était pas évident pour l'observateur. L'ambiance était plutôt à l'hilarité et à l'insouciance, ce qui ne veut pas dire la légèreté.

Une enquête serait nécessaire pour mieux cerner le phénomène le plus typique de « la bénédiction de Toronto » : le rire. C'est cet élément qui a retenu l'attention des médias séculiers avec le cynisme que nous sommes habitués à leur voir manifester dès qu'il s'agit d'un événement plus ou moins lié au christianisme. Le malheur, c'est que, cette fois-ci, on leur a fourni amplement toutes les armes dont ils avaient besoin. Je voudrais être très clair : je suis pleinement conscient qu'il existe, dans l'histoire de l'Eglise, des exemples d'éclats de

rire chez des personnes dont Dieu s'est approché pour les bénir. Certains réveils ont été accompagnés par une telle explosion de joie que celle-ci s'est, parfois, exprimée par le rire. Après tout, le Nouveau Testament ne parle-t-il pas de « joie ineffable et glorieuse » ? Mais il n'est pas vraiment question de cela en l'occurrence. Il s'agit plutôt d'un phénomène attendu, et donc invariable, de telle sorte que ce rire est devenu un moment capital dans les réunions.

A l'objection que le Psaume 126:2 (« Alors notre bouche riait de joie et notre langue poussait des cris de triomphe ») en est une justification biblique, il convient d'opposer un petit travail effectué avec une concordance et un lexique biblique. Les mots traduits par « rire » (le nom ou le verbe) se trouvent 80 fois dans l'Ancien Testament. Mis à part l'exemple d'Abraham et de Sarah à l'annonce de la future naissance de leur fils Isaac, ces mots signifient presque toujours le dédain et la dérision exprimés souvent par les ennemis de Dieu contre son peuple et, parfois, par le Seigneur lui-même contre ses ennemis. Le Nouveau Testament ne fait pas autrement. Le mot « rire » (nom ou verbe) n'y apparaît que 6 fois. Par trois fois, ce mot décrit la suspicion ironique des auditeurs de Jésus lorsqu'il affirme que la fille de Jaïrus dort ; une autre fois se situe en Jacques 4:9 où il est dit que le rire se changera en deuil ; ce contraste se trouve deux fois dans l'Evangile de Luc (6:21 et 25). Aussi est-il abusif de prétendre que, dans l'Ecriture, le rire apparaît comme une manifestation de la bénédiction de Dieu, et plus encore d'organiser des réunions dans l'intention expresse de s'exprimer par le rire.

Le même raisonnement serait de mise pour l'ébriété. Certains textes (1 S 1:13s ; Ac 2:13s ; Ep 5:18) sont cités pour prouver à tort que les manifestations d'une haute spiritualité peuvent ressembler à l'état d'ivresse, et que les expressions physiques associées parfois à « la bénédiction de Toronto » s'inscrivent sur la même ligne. Ce qui suggérerait virtuellement que Dieu serait à leur origine. Mais, dans la Bible, les signes qui accompagnent une expérience profonde de Dieu et un changement de vie sont plutôt le remords face au péché, l'humilité jointe à un intense sentiment d'indignité et non l'hi-

larité. Pourtant, dans les réunions placées dans la mouvance de « la bénédiction de Toronto » auxquelles j'ai assisté, je n'ai rien vu de tel.

Bref, ni par leurs références à l'Écriture, ni par leur façon de s'en servir (c'est-à-dire par leur herméneutique, pour utiliser le mot noble), les responsables ne réussissent à montrer qu'un précédent ou un principe biblique justifie ce qui est devenu la manifestation-type du mouvement.

B) Angle historique

L'histoire apporte-t-elle le soutien nécessaire ? Etant donné la place que Jonathan Edwards et sa femme Sarah occupent dans la défense du mouvement, on pourrait supposer qu'il existe un lien direct entre leur ville de Northampton en Nouvelle-Angleterre et la cité moderne du Canada. Si seulement des liens théologiques plus substantiels pouvaient apparaître un jour, qui sait si les écrits d'Edwards sur le Grand Réveil³, devenus des best-sellers dans la région de Toronto, ne produiraient pas des effets inattendus ?

Pour le moment, le lien entre les deux époques est pour le moins fragile et flou. En vérité, les Edwards (M. ou Mme) et le mouvement de Toronto sont diamétralement opposés. Il est certain que des phénomènes extraordinaires se sont produits d'une façon générale lors du Grand Réveil, en particulier autour d'Edwards, qui n'a cherché, ni à les expliquer, ni à les encourager, notamment en organisant des réunions. En Nouvelle-Angleterre, on n'a vu ni « équipe ministérielle », ni conseillers agréés pour faire des gestes sur des personnes volontaires, avant que certaines s'effondrent en faisant entendre un grand rire rauque. Il y a eu de nombreux cas de convulsions qui se sont produits sans avoir été recherchés. Certes Sarah Edwards a vécu des expériences étonnantes, même de lévitation, selon certains témoignages vrais ou faux ; dans les comptes-rendus de son mari, il est clair qu'il ne doutait pas

3. Une narration de conversions étonnantes, *Traité des affections religieuses, La charité et ses fruits*, etc., réédités par Banner of Truth Trust, Edimbourg, 1974, en deux volumes.

qu'elles étaient d'origine divine. Mais cela n'avait rien à voir avec ce qui se passe à Toronto.

Contrairement à ce qu'Ellie Mumford et d'autres soutiennent, Sarah Edwards n'a jamais été présentée comme ivre-morte plusieurs jours de suite. Elle a vécu des expériences exaltantes de la majesté, de la gloire et de la compassion du Dieu souverain, devant lequel elle sentait sa profonde indignité. Elle reste anonyme dans les récits de son mari, qui n'a pas cherché à multiplier les expériences de sa femme dans la colonie ou même dans la ville. Il est certain, si on peut se permettre une comparaison, qu'il conduisait en appuyant sur le frein plutôt que sur l'accélérateur !

Les mêmes remarques peuvent s'appliquer au Réveil de 1859 en Irlande du Nord. Il y a eu des cas de prostration et de personnes en transes, parfois pour de longues périodes. Mais, encore une fois, il faut insister sur le fait que ces choses se sont produites d'elles-mêmes et n'ont pas constitué un élément du programme du Réveil. En Irlande du Nord comme lors du Grand Réveil, du Réveil méthodiste et de beaucoup d'autres encore, une multitude de personnes se sont converties. C'est bien souvent en liaison avec les troubles que peut causer ce grand mouvement de conversion que les phénomènes physiques les plus étonnants se sont produits.

C) Angle psychologique

Il est légitime de se demander si certains phénomènes ne s'expliquent pas d'un point de vue psychologique. Evoquer cette possibilité ne revient pas à se ranger dans le camp de ceux qui pensent que proposer une description psychologique des phénomènes religieux, c'est leur enlever toute signification pour des personnes intelligentes. Il s'agit plutôt de reconnaître que de nombreuses manifestations religieuses relèvent plus du domaine de la psychologie que du domaine spirituel. Ne pas l'admettre peut sérieusement nuire à la cause du Christ et avoir aussi des conséquences néfastes pour ceux qui se laissent porter par le courant, croyant à tort que c'est par le Saint-Esprit. Beaucoup d'entre eux font un naufrage spirituel qui fait dire aux sceptiques : « Je vous l'avais bien dit ! »

Mais est-il juste de charger ainsi ces activités et ceux qui les propagent ? Certains objectent aussitôt que ces éléments dangereux sont absents des réunions. Ils soulignent que, dans la plupart des cas, celles-ci se déroulent sur le mode charismatique normal et modéré : un moment d'adoration au début, des chants et des chœurs familiaux, un accompagnement musical, etc. Je reconnais volontiers que mon propos a des implications qui débordent largement ce déroulement particulier. J'affirme, cependant, que ce style d'adoration, même relativement calme et apparemment peu émotionnel (le plus souvent) est très puissant, subtilement, en raison de la pression psychologique qu'il exerce sur les participants.

Considérez les facteurs suivants. L'ambiance est relaxe et décontractée. Les gens ne sont pas sur leurs gardes. La musique est répétitive ainsi que les paroles chantées, et n'exige qu'un faible effort de concentration. Le moment pendant lequel l'assistance reste debout les bras levés et les yeux clos est suffisamment long pour entraîner une certaine lassitude physique et psychologique. Le tout concourt à créer un état soporifique où chacun est tout à fait prêt à faire bon accueil à ce qui lui est proposé. Bien des personnes se rendent aux réunions avec un esprit prédisposé en faveur des phénomènes qu'ils escomptent y voir. Sans vouloir accuser les animateurs de ces réunions de la moindre mauvaise intention, il faut néanmoins reconnaître qu'ils sont experts dans l'art de diriger les émotions collectives. Ils savent contrôler le rythme de la réunion, discerner le moment propice pour le ralentir et pour l'accélérer, susciter une émotion en utilisant adroitement la musique. Ils formulent de temps à autre des remarques fustigeant, parfois, ceux qui seraient susceptibles de désapprouver ce qui se passe, suggérant que le Seigneur est présent d'une manière exceptionnelle et qu'il va faire des choses remarquables. Tout cela contribue, même si l'on ne veut pas l'admettre, à créer une atmosphère intensément chargée d'émotion, qui pèse sur ceux qui commencent à se sentir spirituellement insuffisants et coupables d'avoir eu des réserves quant à la validité des manifestations.

De tels rassemblements sont propices à la manipulation hypnotique. Dès lors qu'on reconnaît que la pratique de l'hypnose est loin d'être limitée à l'artiste de music-hall – ce personnage moustachu en cape noire qui balance sa montre au bout de sa chaîne devant les yeux de sa victime pour la faire entrer dans un état de somnolence – cette affirmation est moins absurde qu'il ne paraît. Plusieurs psychiatres, chrétiens et non-chrétiens, l'ont nettement attesté.

Considérons maintenant les gestes particuliers de la main faits par les équipiers auprès d'un candidat. Ces gestes étranges n'ont aucun précédent biblique. Un article intéressant du *Time Magazine* a décrit ce qu'il a appelé la « thérapie du non-toucher ». Il n'est pas fait allusion au mouvement de Toronto, mais impossible de ne pas y penser.

« Tenant les mains à quelques centimètres du patient assis, l'infirmière fait des gestes autour de son corps, de la tête aux pieds, comme si elle ôtait des toiles d'araignées. A la fin de chacun de ces amples mouvements, elle fait, les yeux fermés, un geste brusque des mains, comme pour égoutter de l'eau. Tels sont les gestes de la « thérapie du non-toucher », une forme de thérapie très controversée qui gagne de plus en plus le monde médical : plusieurs dizaine de mille aux Etats-Unis et dans de nombreux autres pays. Selon ses partisans, cette thérapie est à même, non seulement de réconforter et de décontracter les patients, mais aussi de calmer la douleur, de produire des modifications au niveau du sang et de favoriser la guérison.

Ou bien, comme le prétendent ses détracteurs, cette thérapie est-elle une spécialité Nouvel Age, une sorte d'imposition des mains, sans contact physique, qui n'a pas de place légitime en médecine ? »⁴

Autre facteur significatif : certaines personnes font l'expérience de ce qui s'appelle, je crois, « une régression hypnotique ». L'artiste hypnotiseur, après avoir mis le sujet en état d'hypnose, plante dans son subconscient un mot ou une phrase. Lorsque le sujet sort de son état de transe, il suffit que ce mot ou cette phrase soit répétée pour le replonger dans un état d'hypnose. Ellie Mumford raconte comment un pasteur

4. *Time* du 21 novembre 1994, p.82. Je remercie mon ami le pasteur John Edmonds, de South Woodford, de m'avoir remis cet article.

américain, ayant subi l'effet Toronto, à l'Eglise du Vineyard (aéroport), au moment de l'invocation « viens Saint-Esprit », s'est retrouvé de nouveau par terre au moment même où il écrivait ces mots, en rédigeant un compte-rendu pour son journal paroissial. Ce récit a été accueilli par un grand éclat de rire, qui n'a fait que redoubler, lorsqu'elle a dit avoir fait la même expérience en inscrivant cet incident sur son agenda, alors qu'elle effectuait un vol avec Air-France au-dessus de l'Atlantique.

Selon, aussi bien des témoignages publics que des conversations privées, il semblerait qu'après avoir vécu cette expérience, la plupart des gens cherchent à la renouveler, comme s'il n'arrivait plus à s'en passer. L'ayant vécue le dimanche précédent, ils en ont de nouveau besoin. Quoi de mal à cela ? Ne recherchons-nous pas tous à mieux connaître la grâce de Dieu ? Sans doute. Mais je suis tout de même assailli par le doute. Où ai-je déjà entendu cela ? La réponse est : chez les drogués. Grâce à sa dose, le drogué atteint un état euphorique... pour un moment. Ensuite, une nouvelle dose est nécessaire, et ainsi de suite. Ce phénomène de « la bénédiction de Toronto » serait-il une expression « chrétienne » de dépendance ? Pour ma part, je n'ai pas pu trouver, dans le Nouveau Testament, d'exemple parallèle pour justifier de tels usages.

Conclusion

A mon grand regret (en disant cela, je suis sincère), je n'ai rien trouvé pour me convaincre du bien-fondé des principes de « la bénédiction de Toronto », bien que des milliers de chrétiens l'aient adoptée. Je ne mets pas en doute leur sincérité, et je ne trouve pas nécessaire d'affirmer que le Seigneur n'a béni aucun d'entre eux. En toute honnêteté, je n'ai perçu rien de sinistre ou de satanique lors des réunions auxquelles j'ai assisté. Je rappelle, pourtant, que les Ecritures disent que Satan revêt l'apparence d'un ange de lumière et use de ruses et de machinations.

Je suis de plus en plus persuadé qu'à un certain moment, il faudra

1°) réparer d'importants dégâts, secourir des chrétiens blessés et pleins de désillusions, et présenter le véritable Evangile à des non-croyants endurcis et

2°) qu'heureusement un autre Grand Réveil poussera dans l'obscurité de l'oubli tout souvenir de ces soi-disant bénédictions⁵.

**AVEZ-VOUS PENSÉ A RENOUVELER
VOTRE ABONNEMENT POUR 1996 ?**

5. Plusieurs articles ont déjà été publiés à ce sujet. Voir, par exemple, *The Churchman* (109:1,2) ou la brochure de J. McArthur, *La bénédiction de Toronto à la lumière de la parole de Dieu* (Genève : Maison de la Bible, 1995).

IL FAUT VOULOIR CE QUE DIEU VEUT...

(prière du disciple)

Ô mon très miséricordieux Sauveur !

Accorde-moi ta grâce, qu'elle soit avec moi, qu'elle travaille en moi et qu'elle demeure avec moi jusqu'à la fin.

Fais que je désire et que je veuille toujours ce qui t'est agréable ; que je n'aie point de volonté que la tienne et que la mienne s'y conforme toujours.

Fais que je veuille tout ce que tu veux, que j'aime tout ce que tu aimes, que je rejette tout ce que tu rejettes ; en un mot, que ma volonté soit tellement soumise à la tienne que je ne puisse vouloir ce que tu veux, ou ne pas vouloir ce que tu ne veux pas.

Accorde-moi la grâce de mourir à tout, d'aimer à être méprisé dans le monde pour l'amour de toi et à n'avoir pas de plus grand plaisir que d'y être inconnu.

Fais, mon Dieu, que je me repose en toi, et point en ce qu'on peut désirer hors de toi. Fais que mon cœur ne cherche de paix qu'en toi.

Tu es la véritable paix du cœur, tu es son repos ; hors de toi, il n'y a que trouble et inquiétude. Je me reposerai et dormirai en paix, en toi, ô mon Dieu !

Notre bien unique, souverain et éternel.
Amen.

Thomas A Kempis (c.1380-1471), *Imitation de Jésus-Christ* (Paris : Grassart, 1875), 195-196.

Mystique allemand, Thomas A Kempis a passé sa vie aux Pays-Bas. Son livre célèbre, qui magnifie la personne et l'œuvre de Christ et la communion avec lui, a fait l'objet de plus de deux mille éditions.

On dit que, pendant sa vie, Thomas, qui était scribe, a copié la Bible plus de quatre fois.

LES CHRÉTIENS PEUVENT-ILS ÊTRE POSSÉDÉS PAR DES DÉMONS ?

Tom AUSTIN*

Un nouveau mouvement a surgi récemment. On le nomme « le combat spirituel » ou, parfois, plus précisément, « le ministère de délivrance ». A vrai dire, le combat spirituel existe depuis la Chute. Aussi ce mouvement n'est-il rien d'autre qu'une nouvelle manière de faire face à un vieux problème : Satan. Je laisse à d'autres le soin d'en parler dans toute son ampleur ; pour ma part, je n'évoquerai qu'un seul aspect spécifique de ce mouvement, à savoir la démonisation des croyants.

Satan et ses démons sont bien réels, puissants et à l'oeuvre dans le monde d'aujourd'hui. Il n'est pas douteux que nous avons un adversaire redoutable et tenace. La Bible nous apprend beaucoup sur l'autorité avec laquelle Satan gouverne le monde et ceux qui sont à lui sur la terre. Mais qu'en est-il des humains qui ne lui appartiennent pas ? Que peut-on dire de ceux d'entre nous qui sont régénérés, qui sont de nouvelles créatures en Christ ?

Les fidèles de ce mouvement du « combat spirituel » soutiennent que nous pouvons, nous aussi, être sous l'emprise de

* Tom Austin est professeur à la Nairobi International School of Theology (Kenya). Cet article est traduit du *Reformation and Revival Journal*.

Satan plus ou moins de la même manière que les autres¹. Il y a là, de nos jours, une théorie très controversée dans différents milieux. Le mot « démoniser » est préféré à celui de « posséder » pour parler du contrôle que les démons peuvent exercer sur les croyants, et cela pour plusieurs raisons. La principale est que le mot « posséder » suggère que la personne est sous le contrôle complet et absolu des forces sataniques, ce qui est jugé impossible pour les chrétiens. Pour parler de la « démonisation » des chrétiens, on recourt de préférence aux mots suivants : contrôler, envahir, attacher, entrer dans, habiter, résider, lier et asservir. La définition de ces mots varie selon les auteurs, ce qui peut prêter à confusion, mais cela ne change pas grand chose.

Il n'est pas facile d'identifier ceux qui croient à cette théorie. On peut avancer, cependant, que les auteurs qui la défendent et en font la promotion sont, pour la plupart, des « évangéliques » faisant partie, ou sympathisants, du mouvement dit de « La troisième vague ». Il existe aussi des personnes isolées.

Il importe de noter qu'il n'y a pas de modèle ou de méthode particulières agréées par tous pour « libérer » des croyants démonisés. Toutes les méthodes sont pragmatiques : ce qui réussit à un moment donné. Il est donc impossible de tenter une explication, une évaluation en s'appuyant sur des pratiques spécifiques, puisque tous n'opèrent pas de la même manière. Le seul point commun minimum est la conclusion que « si cela réussit, c'est que cela doit être vrai ». Différentes méthodes sont utilisées pour la simple raison qu'elles produisent les effets recherchés. Telle est la norme qui décide de ce qui est juste et vrai, non l'Écriture. En conséquence, il est impossible de travailler à partir d'un corpus de doctrines, et il faut procéder à une évaluation à partir des propos et des actions des adeptes du mouvement.

1. Cet article se réfère à de nombreux ouvrages, écrits en anglais, d'origine « Troisième vague » ou lui étant favorables, dont : éds. C.P. Wagner et F.D. Pennoyer, *Wrestling with Dark Angels* (Tunbridge Wells : Monarch, 1990) ; T.B. White, *The Believers Guide to Spiritual Warfare* (Ann Arbor : Vine, 1990) ; G. Kinnaman, *Overcoming the Dominion of Darkness* (Old Tappan : Chosen Books, 1990) ; J. Wimber, *La guérison par la puissance et L'évangélisation par la puissance* (Rouen : Ed. Menor, 1989) ; E. Christenson, *Battling the Prince of Darkness* (Wheaton : Victor Books, 1990).

I. Les propos et les actions des adeptes

Il est généralement admis par les adeptes du « combat spirituel » que le chrétien peut être démonisé au point d'être habité par un ou plusieurs démons et de leur être asservi. Il en est ainsi à partir du moment où il choisit de pécher pendant une période de temps telle que des démons peuvent s'installer en lui et contrôler au moins une partie de son corps et de son esprit. Il s'agit là, de l'aveu général, d'un cas de démonisation extrême.

Il n'est pas enseigné que le croyant démonisé aurait perdu son salut. L'éternité en Christ est assurée. Seulement le croyant démonisé ne peut pas retrouver, tout seul, la voie du Seigneur ; il doit faire appel aux services d'un spécialiste qui recourra aux moyens et méthodes adéquats pour réprimander et chasser le démon. Ces méthodes comportent, le plus souvent plusieurs exercices différents. Par exemple : « lier Satan », « chasser » Satan et les autres démons installés, « réprimander » Satan, « faire appel au sang de Jésus », « invoquer le nom de Jésus » et lutter longuement avec la personne démonisée. Ces exercices prévoient la répétition, selon des modalités particulières, de mots spéciaux dans le but d'obtenir le résultat voulu. Les praticiens croient qu'ils ont le droit et le pouvoir d'exorciser ou de chasser les démons parce que Christ leur a accordé son autorité lors du mandat missionnaire (Mt 28:18).

La plupart des adeptes affirmeront fermement leur adhésion aux doctrines de base du christianisme traditionnel et « évangélique ». Cependant, malgré leurs affirmations à ce propos, leur enseignement et leurs actes concernant « le combat spirituel » sont en contradiction avec l'enseignement biblique relatif à nombre de doctrines fondamentales de la foi chrétienne. Il est donc important de bien voir que cet enseignement concernant surtout la possession et l'asservissement du chrétien est faux et même dangereux pour la foi. En voici les raisons. Cet enseignement abaisse le caractère de Dieu, diminue l'efficacité de l'expiation effectuée par Christ, méprise le pouvoir du Saint-Esprit dans la vie du croyant, nie la suffisance de l'Écriture, et amoindrit la responsabilité du croyant d'avoir

à anéantir les oeuvres de la chair et à marcher en obéissance au Christ.

II. Le caractère de Dieu

Cet enseignement abaisse le caractère de Dieu en ce qu'il déprécie sa souveraineté et son omnipotence. L'Écriture atteste que Dieu exerce sa souveraineté et son contrôle sur la création (qui comprend toutes choses, même Satan et son empire, Col 1:16). Le Psaume 103:19 dit que « Le Seigneur a établi son trône dans les cieux et son règne domine sur toutes choses » (voir Ep 1:11 ; Es 40:21-26 ; Jb 38-41). Rien ni personne ne veut surpasser ou contrecarrer le plan et les décrets de Dieu (Es 14:24 ; Dn 4:35 ; Pr 21:1). Même les détails de nos vies sont sous son contrôle et son attention (Gn 50:20 ; Rm 8:28 ; 2 Co 12:9 ; 1 P 5:7). L'expérience si pénible de Job nous apprend que même Satan doit recevoir l'autorisation de Dieu pour toucher l'un des siens (Jb 1et 2).

Pourtant, bien que tout ceci ait une grande importance pour le chrétien engagé dans le combat spirituel, l'enseignement récent à ce sujet donne à penser qu'après nous avoir sauvés, Dieu se retire ou qu'il est indifférent et impuissant pour protéger ses enfants des attaques de Satan. Cet enseignement oublie que le combat ne se livre pas entre, d'une part, des chrétiens faibles et faillibles et, d'autre part, toutes les forces et les puissances démoniaques que Satan peut rassembler, mais plutôt entre notre Créateur omnipotent, omniscient et souverain et un ennemi qui est déjà vaincu et qui n'agit que conformément à la volonté et au bon plaisir du Dieu tout-puissant (Ep 1:11).

Un Dieu qui permettrait, ou ne pourrait pas empêcher, que ses enfants soient habités par le Malin et lui soit asservi n'est pas le Dieu de la Bible. Le Dieu de la Bible est *Jehovah* : personnel, éternel, absolument autonome et n'ayant besoin de rien ni de personne. Il est *Elohim* : le Créateur et le Recteur de l'univers, qui est fidèle aux promesses faites à son peuple. Il est *El-Shaddai* : le Dieu tout-puissant, omnipotent qui accorde à son peuple de merveilleuses bénédictions. Il est *Jehovah-*

Jireh : le Dieu qui pourvoit abondamment, qui a donné son Fils unique comme sacrifice de propitiation pour nos péchés. Il est *Jehovah-M'Kaddesh* : le Dieu qui sanctifie son peuple, qui nous a mis à part pour lui et qui nous fait participant de sa nature divine, faisant de nous un peuple saint pour sa propre gloire. Il est *Jehovah-Rohi*, le Berger de son peuple qui nous accompagne jusque dans « la vallée de l'ombre de la mort », et dont la houlette et le bâton nous réconfortent puisqu'il nous guide et nous protège.

Il est important de comprendre que le but ultime de Dieu est sa propre gloire (ceci est correct puisque lui seul est Dieu). Or, cet objectif ne serait pas atteint avec un enseignement qui soutient que le peuple de Dieu, mis à part par le Dieu souverain pour être saint et avoir part à sa nature divine, et être protégé, guidé et béni par lui, pourrait être habité par des démons et leur être asservi. Pussions-nous, dans notre théologie et dans son application, n'avoir d'autre souci que de glorifier son Nom majestueux et saint !

III. Les effets de l'expiation par Christ

Cet enseignement du « combat spirituel » déprécie les effets de l'expiation de Christ et l'efficacité de celle-ci pour la sanctification du croyant. Par implication, il soutient que le sacrifice de Jésus assure notre justification et non notre sanctification ; aussi les croyants seraient-ils susceptibles d'être habités et contrôlés par Satan. Selon cette théorie, un chrétien pourrait logiquement passer du salut à la glorification en étant constamment habité et asservi par des démons.

Il est clair que les Ecritures n'enseignent pas cela. Hébreux 10:14 affirme : « Car par une seule offrande, il a rendu parfaits, à perpétuité, ceux qui sont sanctifiés ». Les vrais croyants sont sanctifiés et le processus de sanctification se poursuit en eux. « Celui qui a commencé en vous une oeuvre bonne en poursuivra l'achèvement jusqu'au jour du Christ-Jésus » (Ph 1:6). Ce processus de sanctification est l'oeuvre de celui qui a opéré notre salut, notre Seigneur souverain. Le plan de Dieu pour nous est accompli en Christ tout au long

du chemin qui va de la sanctification à la glorification (Ep 2:4-10 ; 1 Th 5:24 ; Rm 8:29-30). Sur la croix, Jésus a triomphé pour nous du monde, de la chair et du diable (Hé 2:14-15), et nous sommes comblés en Christ (Col 2:10).

Colossiens 1 : 13-15 est un texte crucial à ce sujet. Selon l'explication donnée par Paul, dans ce passage, la dette de notre péché a été annulée par Dieu à cause de l'oeuvre accomplie par Christ sur la croix. Non seulement, nos péchés y ont été pardonnés, mais les dominations et les autorités mauvaises ont été renversées (v.15). Christ a libéré le croyant de ces puissances. Satan n'a plus de contrôle légitime sur nous. Nous avons été transférés du domaine des ténèbres dans le royaume de son Fils bien-aimé (Col 1:13).

Cette position ne fonde pas une doctrine du perfectionnisme, car nous savons que la vie chrétienne est une bataille spirituelle et que le croyant est appelé à livrer un combat spirituel contre des pouvoirs et des principautés dans les lieux célestes (Ep 6:12). Cependant, l'Ecriture enseigne que l'oeuvre rédemptrice du Christ sur la croix écarte toute possibilité que le vrai croyant soit soumis au contrôle, à l'asservissement ou à la possession démoniaques, ou qu'il essuie des défaites spirituelles de manière continue ou habituelle (Rm 8:30 ; 1 Jn 3:9). De plus, l'Ecriture enseigne qu'un vrai chrétien est appelé à être semblable à l'image du Christ (Rm 8:29).

IV. L'union avec Christ

Il serait utile de parler, maintenant, de la doctrine de l'union du croyant avec Christ. John Murray dit que :

« L'union avec Christ est, à vrai dire, la vérité centrale de toute la doctrine du salut, non seulement dans son application, mais aussi dans son accomplissement, une fois pour toutes, grâce à l'oeuvre parfaite de Christ »².

Le texte qui explique notre union avec Christ porte un coup fatal à la théorie selon laquelle les chrétiens peuvent être habités et asservis par des démons. Nous sommes en Christ et « si

2. J. Murray, *Redemption Accomplished and Applied* (Grand Rapids : Eerdmans, 1955), 161.

quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées ; voici : toutes choses sont devenues nouvelles » (2 Co 5:17). Christ est en nous (Ga 2:20) et « si Christ est en vous, le corps, il est vrai, est mort à cause du péché, mais l'esprit est vie à cause de la justice » (Rm 8:10). Cette union avec Christ a été décidée par Dieu bien avant que nous ayons entendu l'Évangile, bien avant notre naissance car « en lui, Dieu nous a élus avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et sans défaut devant lui » (Ep 1:4). John Murray l'explique ainsi :

« Le Père a élu depuis l'éternité, mais il l'a fait en Christ. Nous ne sommes pas à même de comprendre tout ce que cela signifie, mais il est assez clair qu'il n'y a pas d'élection du Père dans l'éternité en dehors de Christ. Cela veut dire que ceux qui seront sauvés n'ont pas été au bénéfice de la prédestination aimante du Père, en son conseil secret, en dehors de l'union avec Christ ; ils ont été *choisis* en Christ. Aussi loin que nous puissions remonter vers la source du salut, nous trouvons « l'union avec Christ » ; elle n'a pas été ajoutée, chemin faisant ; elle est là depuis le tout début »³.

L'union du croyant avec Christ, telle qu'elle est décrite dans ces versets et beaucoup d'autres, garantit non seulement notre justification passée et notre glorification future, mais aussi notre sanctification présente. L'union avec Christ soutient et parfait tout le processus. Murray explique qu'en tout, le croyant est enrichi par son union avec Christ, car il est sa justice et il le rend juste (2 Co 5:21 ; cf. 3:18). C'est dans le processus de la sanctification que nous manifestons, par la grâce de Dieu, notre union avec Christ. Cette sanctification progressive est décrite par Anthony Hoekema comme « l'oeuvre de Dieu par laquelle le Saint-Esprit renouvelle progressivement la vie du croyant et le rend capable de vivre une vie de louange envers Dieu »⁴.

Pourtant les défenseurs du « combat spirituel » n'enseignent pas ainsi cet aspect particulier de notre union avec Christ. Ils disent que la victoire du croyant sur Satan est pre-

3. *Ibid.*, 162, 163.

4. A.A. Hoekema, *Saved by grace* (Grand Rapids : Eerdmans, 1989), 62.

mièrement son fait à lui. Il est évident que cette affirmation n'est pas biblique. Dieu a promis de nous préserver en union avec Christ, non pas seulement jusqu'au jour du salut, mais au-delà. En Romains 8:26-39, Paul explique comment Dieu nous secourt. Satan ne peut même pas formuler une accusation contre les élus de Dieu (v.33), encore moins habiter en nous ou nous asservir. Nous sommes vainqueurs en Christ (v.37) et non des esclaves de Satan. « Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi tout avec lui, par grâce ? »(v.32)

V. L'Esprit Saint qui habite en nous

Enseigner que des démons peuvent habiter et asservir des croyants, c'est déprécier le pouvoir du Saint-Esprit dans la vie du croyant. Selon cet enseignement, les démons qui habitent une personne ne partent pas lorsqu'elle devient chrétienne, et un chrétien peut être asservi aux démons ou contrôlé par eux, s'il fait régulièrement le choix de pécher. La conclusion de cela est qu'un vrai chrétien, en qui habite le Saint-Esprit, est aussi la demeure (ou l'esclave) de Satan. (Cela, bien sûr, expliquerait pourquoi tant de personnes ayant « répondu » à l'offre de l'Evangile ne marchent pas dans l'Esprit, ou ne sont pas contrôlés par l'Esprit.)

En vérité, cet enseignement du « combat spirituel » n'est ni biblique, ni respectueux. La Bible n'enseigne nulle part cela et on n'y trouve pas d'exemple de chrétien né de nouveau sous le contrôle d'un démon, ou exorcisé. Cependant, la Bible enseigne que « le Seigneur, c'est l'Esprit ; et là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2 Co 3:17). Le Saint-Esprit ne permettrait pas qu'un chrétien soit l'esclave d'un démon. L'Esprit Saint qui habite en nous nous transforme de gloire en gloire (2 Co 3:18). Les croyants sont donc en train de ressembler de plus en plus au Christ. Ezéchiel 36:27 dit : « Je mettrai mon esprit en vous et je *ferai* que vous suiviez mes prescriptions, et que vous observiez et pratiquiez mes ordonnances » (italique de l'auteur). Celui qui a l'esprit du Christ est dans l'Esprit (Rm 8:9), et il affectionne les choses de l'Esprit (Rm 8:5) et il est conduit par l'Esprit (Rm 8:14).

Satan peut-il tenter et tromper un chrétien ? Satan peut-il pousser un chrétien à pécher ? La réponse à ces questions est, bien sûr, oui. Cependant, cela ne signifie pas que Satan ait le droit ou le pouvoir de s'installer chez le croyant, comme si le Saint-Esprit qui y habite déjà n'avait ni droits, ni pouvoir dans la vie du croyant. La Bible enseigne que le croyant est le temple du Saint-Esprit. Comment un chrétien peut-il être à la fois le temple du Saint-Esprit et celui de Satan ? Ou selon la question de Paul :

« Quel accord entre Christ et Bélial ? Quelle part le croyant a-t-il avec le non-croyant ? ... Car nous sommes le temple du Dieu vivant, comme Dieu l'a dit : J'habiterai et je marcherai au milieu d'eux ; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. » (2 Co 6:15-16).

VI. La suffisance de l'Écriture

Cet enseignement du « combat spirituel » nie la suffisance de l'Écriture et ceci pour quatre raisons principales. Pour commencer, bien que les adeptes du mouvement tentent de fonder leurs théories sur l'Écriture, leurs prémisses – à savoir que le chrétien peut être habité, contrôlé, asservi par les démons – ne s'appuient pas sur un passage net et clair. Cet enseignement doit donc être plaqué sur l'Écriture, car il ne se trouve pas dans la Bible. Pour ce faire, on part d'expériences personnelles et on en tire des conclusions logiques. (A vrai dire, leur manière d'utiliser l'Écriture est plutôt hasardeuse, correspond à une exégèse capricieuse et à l'emploi de textes hors contexte, etc.) Ainsi, ce n'est plus l'Écriture qui fait autorité, mais plutôt l'expérience personnelle.

Fred Dickason expose cette manière de procéder dans son livre intitulé *La possession démoniaque et le chrétien*⁵. Après avoir sondé la Bible et la théologie sans y trouver de preuves concluantes pour l'un ou l'autre argument, il se tourne vers l'expérience et la raison, utilisant des méthodes cliniques et des études de cas. A partir de là, il tire la conclusion que les chrétiens peuvent être démonisés. Bien sûr, cette procédure,

5. F. Dickason, *Demon Possession and the Christian* (Chicago : Moody Press, 1987), 127, 147s, 340.

qui ne repose pas sur des principes herméneutiques solides, ne permet pas de découvrir la vérité. En recourant à cette méthodologie pour appuyer sa théorie, il a, selon Lloyd Jones, « capitulé devant les phénomènes », leur permettant de fixer sa doctrine (comme font tous ceux qui avancent que le chrétien peut être contrôlé par des démons). Il s'agit là d'une erreur sérieuse : « Le chrétien devrait plutôt chercher à interpréter les faits à la lumière de l'Écriture. Il ne devrait pas permettre aux phénomènes de déterminer ce qu'il croit »⁶.

B.B. Warfield le dit de manière lapidaire :

« La vraie question, en un mot, est une question non pas nouvelle, mais permanente : le fondement de notre doctrine est-il ce qu'enseigne la Bible ou ce qu'enseignent les hommes ? »⁷.

En deuxième lieu, les défenseurs de cet enseignement reconnaissent que l'Écriture n'est pas claire et qu'ils sont loin de comprendre tout ce qu'ils font. Cependant, leur souci n'est pas de chercher la vérité dans les Écritures, mais de « continuer à expérimenter des méthodes différentes, pour découvrir ce qui marche ; si ça marche, c'est que c'est vrai ». L'expérience est donc devenue source de vérité. Frederick Leahy conclut, à juste titre, que si on accepte comme norme de vérité le fait qu'il s'est passé quelque chose, il faut aussi reconnaître les expériences bien réelles, elles aussi, des adeptes de la Science Chrétienne, du Spiritisme et même des Hindous. Pourtant, d'après le Psaume 119:160 : « Le principe de ta parole est la vérité, et toute ordonnance de ta justice est éternelle. » La Parole de Dieu est la vérité, non pas ce qui marche. Si la Bible n'enseigne pas qu'une chose est vraie, ne la considérons pas comme telle.

En troisième lieu, l'exorcisme et la délivrance doivent obligatoirement se faire d'une certaine manière sinon ça ne marche pas. Les méthodes utilisées ne sont pas basées sur un enseignement tiré de l'Écriture. Elles « marchent », dit-on, parce que certains mots (tels que « Jésus ») sont prononcés d'une certaine manière. A l'évidence, cela n'est pas biblique.

6. F. Leahy, *Satan vaincu et chassé* (Chalon s/ Saône : Europresse, 1991), ch. 9 et 10.

7. B.B. Warfield, *The Inspiration and Authority of the Bible* (Phillipsburg : Presbyterian and Reformed, 1948), 226.

En fait, c'est peut-être là une manière d'enfreindre le troisième commandement : « Tu ne prendras pas le nom de l'Eternel ton Dieu en vain » (Ex 20:7).

Il est important de se rappeler que la Loi a été donnée par Dieu à un peuple idolâtre qui avait vécu et qui allait vivre parmi des nations idolâtres. L'expression « prendre en vain » recouvre les idées de mensonge, fausseté, vanité ou vacuité, et dans plusieurs passages de l'Ancien Testament, elle est utilisée pour parler de l'idolâtrie ou des mensonges inutiles, vains et méchants des idoles et de l'idolâtrie. Dans la Loi, elle est utilisée pour évoquer le mauvais usage du Nom, d'une manière fausse, abusive et profane. Les religions idolâtres, à cette époque-là et encore maintenant, se servent de mots et de noms particuliers (des noms de pouvoir, comme on dit) pour se concilier les dieux.

Ces mots font partie des formules, incantations et rites, et sont encore en usage dans les religions animistes, telles l'hindouisme et ses sectes (les *Hari Krishna* répètent le nom de leur seigneur inlassablement pour être purifiés et éclairés). Les adeptes du « combat spirituel » qui insistent pour que le nom de Jésus soit prononcé à voix haute, afin que la délivrance intervienne, courent le risque d'employer le nom de Jésus de manière vaine, abusive et profane, comme si ce nom avait un pouvoir ou était un mot magique. (Les fils de Scéva, en Actes 19, en ont fait autant, et ils ont été attaqués par les démons.) Il y a là une grave erreur, étant donné la sainteté majestueuse du « nom qui est au-dessus de tout nom » et à la mention duquel « tout genou fléchira ... et toute langue confessera que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Ph 2:9-11).

En dernier lieu, les défenseurs de ces méthodes du « combat spirituel » affirment prendre comme modèle le ministère du Christ. Ils croient que, selon Matthieu 28:18, les chrétiens ont reçu l'autorité du Christ et peuvent donc faire ce que Christ a fait. Tout ce que cette affirmation implique ne peut être examiné dans ce trop bref article. Il importe, cependant, de dire que leur interprétation de ce verset est erronée. Jésus n'a conféré son autorité à qui que ce soit, ni dans ce texte, ni

dans aucun autre. Nous travaillons comme ses serviteurs, sous son autorité, selon sa volonté. Aussi prendre pour modèle le ministère du Christ est une manière abusive d'utiliser l'Écriture. Les miracles accomplis par Jésus ne constituent pas la totalité de notre doctrine ou de la vérité. Nous devons prendre tout le conseil de Dieu, la Bible, pour notre norme en matière de foi et de vie. Il ne convient ni de sortir les textes bibliques de leur contexte, ni d'ignorer certains textes, ni de faire dire à des textes ce que nous voulons qu'ils disent.

Ils devrait être évident, à partir de l'analyse précédente que, pour les défenseurs du « combat spirituel » l'Écriture, en tant que corpus doctrinal, ne donne pas un enseignement suffisant à ce sujet et ne constitue pas non plus une autorité pour la vie pratique. Pourtant, depuis la fermeture du Canon, les chrétiens orthodoxes adhèrent fermement au *Sola Scriptura*, la doctrine selon laquelle l'Écriture seule est la source incontestable de la vérité et de la connaissance. Aussi devons-nous affirmer que c'est l'Écriture et non l'expérience qui est la seule norme, l'autorité ultime pour la foi et pour la vie.

VII. La responsabilité du croyant

Cet enseignement erroné sur le combat spirituel amoindrit la responsabilité du croyant d'avoir à anéantir les oeuvres de la chair et à marcher en obéissance au Christ. Il affirme que le chrétien peut avoir, par exemple, un « esprit de concupiscence » ou un « esprit de dépression » qui doit être exorcisé ou chassé par un tiers, ou même par un groupe de personnes. Ses partisans soutiennent qu'un chrétien peut se livrer à tel ou tel péché au point de se rendre esclave de Satan. Ils affirment que, dans ce cas, la confession et le repentir ne sont plus efficaces, ce qui semblerait indiquer que le chrétien ne serait plus responsable de son état. Il est asservi irrémédiablement, l'Esprit Saint étant, en quelque sorte, neutralisé, et le démon ayant pris le contrôle de la situation.

Cet enseignement est faux pour deux raisons principales. D'abord, il n'a aucun support scripturaire. En deuxième lieu, la Bible indique aux chrétiens ce qu'ils ont à faire lorsqu'ils

pèchent : confesser leur péché et s'en repentir, et cela quelle que soit la gravité du péché ou quelle qu'en soit la fréquence (1 Jn 1:9). Rien ne permet de penser que Dieu ne veut pas pardonner ou qu'il est incapable de le faire et de rétablir une relation rompue par le péché. La Bible enseigne aux croyants à persévérer et à ne pas se soumettre à l'emprise de l'ennemi (1 Jn 3:8-10) ; elle précise aussi que Dieu veut garder les siens et les préserver du Malin (1 Jn 5:18).

VIII. Une perspective correcte

En conclusion, il convient d'affirmer avec force qu'un chrétien ne peut, en aucun cas, être habité par un démon, asservi ou contrôlé par un démon ou aucun autre être satanique. C'est là une impossibilité pour une personne régénérée. Penser autre chose

- abaisse le caractère de Dieu le Père, le Seigneur souverain, celui qui sanctifie et protège les siens. Il est contraire à sa personnalité de permettre à Satan d'asservir ses enfants ;

- revient à déprécier les effets de l'expiation effectuée par Christ. Christ a accompli non seulement notre salut et notre glorification, mais aussi notre sanctification ;

- méprise le pouvoir du Saint-Esprit dans la vie du croyant. Le Saint-Esprit habite en nous et nous transforme afin de nous rendre plus semblables à Christ ;

- nie la suffisance de l'Ecriture. Il est clair que la Bible n'enseigne pas cette théorie du « combat spirituel » ; aussi utiliser l'Ecriture à cet effet est-il abusif ;

- amoindrit, enfin, la responsabilité du croyant. Lorsque nous péchons, nous n'avons pas à être délivrés des esprits méchants, mais à confesser nos péchés et à nous repentir. La responsabilité des croyants est de marcher par l'Esprit et non d'accomplir les oeuvres de la chair.

Le chrétien n'a aucune raison de vivre dans l'incertitude et la crainte au sujet des démons ou des esprits méchants, tapis dans des endroits obscurs et guettant le moment de l'asservir dès qu'il commet un péché. Comme Frederick Leahy le dit :

« Le chrétien est en sécurité parce que le Sauveur victorieux habite en lui. Il est libéré du pouvoir et du contrôle de Satan ... En ce sens, le chrétien est à jamais hors d'atteinte du Malin ... Le monde non-croyant est étreint par Satan, tandis que le chrétien est dans les bras du Sauveur. Le chrétien est né de Dieu, le Malin ne peut pas s'en emparer »⁸.

Les enseignements récents sur « le combat spirituel » et le ministère de délivrance du croyant sont faux, manquent de soutien biblique et doivent être rejetés. Tous ceux qui participent au ministère de délivrance auraient intérêt à écouter la recommandation d'Edward Gross : « Quiconque est habité par un démon ne peut pas être reconnu comme chrétien »⁹. Celui qui est possédé par un démon a besoin de l'Évangile, non d'un exorcisme. Car c'est l'Évangile qui est la « puissance de Dieu pour le salut de celui qui croit ». Tout le reste est temporaire et peut être nuisible.

Pour le croyant, Satan est l'ennemi vaincu. Bien sûr, nous devons continuer à vivre avec une nature pécheresse et à mener le combat qui en résulte que Paul décrit en Romains 7:14-25¹⁰. C'est au moyen de notre nature pécheresse que Satan essaie de nous influencer en nous tentant et en nous trompant. Mais le Seigneur nous a donné tout ce dont nous avons besoin pour être forts de sa force toute-puissante et pour tenir fermes contre les ruses du diable. Il nous a donné toutes les armes de Dieu (Ep 6:14-17). Revêtons-les et résistons au Malin. Nous sommes l'Eglise du Seigneur Jésus-Christ, son armée victorieuse contre laquelle même les portes de l'enfer ne peuvent pas l'emporter. Et dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par le Christ qui nous a aimés (Rm 8:37).

8. Leahy, *ibid.*

9. E. Gross, *Miracles, Demons and Spiritual Warfare* (Grand Rapids : Baker, 1990), 167.

10. Ce passage n'évoque ni le chrétien démonisé, ni le chrétien vaincu et charnel ; il décrit plutôt la lutte et le cri du chrétien normal qui aime son Seigneur et qui s'est engagé à vivre pour lui.

LA CESSATION DES « DONS EXTRAORDINAIRES »

Richard B. GAFFIN*

Il est couramment admis aujourd'hui que tous les dons mentionnés en Romains 12, 1 Corinthiens 12 et Ephésiens 4, ont été donnés à l'Eglise pour y être exercés jusqu'au retour de Christ. L'idée que certains dons auraient cessé est considérée comme un stratagème misérable en désaccord flagrant avec l'enseignement biblique, une mutilation, une explication *a posteriori* de la part des Eglises embarrassées par l'absence de ces dons en leur sein. Pourtant, plusieurs indications dans l'enseignement du Nouveau Testament conduisent à la conclusion que les dons de prophétie et des langues étaient destinés à disparaître *avant* le retour de Christ, et que tel est bien le cas. Dans cet article, ces indications seront analysées, certaines plus longuement que d'autres.

I. La nature temporaire de l'apostolat

Sans entrer dans le débat théologique sur le rôle d'apôtre, il est permis d'affirmer que, dans le Nouveau Testament, ce mot concerne :

* Richard Gaffin est professeur de Théologie Systématique à Westminster Seminary, Philadelphie, Etats-Unis. Le présent article ainsi que le texte, ci-après, consacré à la guérison sont extraits de son livre *Perspectives on Pentecost* (Phillipsburg, N.J.: Presbyterian and Reformed, 1979) ch. V.

– soit le représentant d'une Eglise particulière, délégué pour une tâche précise¹ ;

– soit, plus couramment, comme en 1 Corinthiens 12:28,29 et Ephésiens 4:11, les apôtres de Christ, c'est-à-dire un nombre limité de personnes (ce nombre restant sujet de débat), appartenant à la première génération de l'histoire de l'Eglise.

Ce caractère *temporaire de l'apostolat* ressort de plusieurs manières :

1) L'apôtre a vu et entendu le Christ ressuscité. C'est pour quoi, Paul s'estime qualifié à cause de l'apparition du Christ qu'il a eue sur la route de Damas² ;

2) Paul estime qu'il est lui-même le dernier apôtre³ ;

3) Les Epîtres pastorales indiquent clairement que Paul considère Timothée, autant que quiconque, comme son successeur personnel. Le ministère évangélique commencé par Paul doit être repris par Timothée (et par d'autres). Pourtant, Paul ne donne jamais le titre d'apôtre à Timothée⁴.

Malgré l'aspect unique, voire prééminent de l'apostolat, Paul le considère comme l'un (le premier) des dons accordés à l'Eglise⁵, qui, c'est évident, ne subsisteront pas tous jusqu'au retour de Christ. La disparition d'un (ou de plusieurs) de ces dons ne porte cependant pas atteinte à l'autorité et à l'actualité de l'Ecriture Sainte.

De plus, la distinction entre l'âge apostolique et l'âge post-apostolique n'est pas imposée au Nouveau Testament ou à l'histoire de l'Eglise, mais provient du Nouveau Testament lui-même. Les Epîtres pastorales, en particulier, sont écrites

1. 2 Co 8:23 ; Ph 2:25 ; Ac 14:4,14.

2. Jn 15:27 ; Ac 1:8, 22 ; 10:41 et 1 Co 9:1 ; 15:8s ; cf. Ac 9:3-8 ; 22:6-11 ; 26:12-18.

3. 1 Co 15:8s : « le dernier de tous... le moindre des apôtres...(avorton) » ; peut-être aussi : « nous, apôtres, les derniers des hommes »(4:9), où le « nous » semble inclure Apollos (v.6), mais se limite à Paul, puisque les expériences auxquelles se réfèrent le « nous » dans les versets suivants (9b-13) sont mieux comprises si elles sont celles de Paul lui-même.

4. D'après le Nouveau Testament, les mots de l'expression « succession apostolique » pris dans un sens personnel seraient antinomiques ; c'est « une fois pour toutes » que les apôtres ont exercé leur activité dans l'Eglise.

5. 1 Co 12:28s ; Ep 4:11.

pour subvenir aux besoins d'une Eglise post-apostolique. Par conséquent, la tâche de ceux qui reconnaissent l'aspect temporaire de l'apostolat consiste à *déterminer quels éléments* de la vie de l'Eglise, décrits dans le Nouveau Testament, sont étroitement associés au ministère des apôtres et *ont disparu avec eux*, et quels sont ceux qui persistent au cours de la période post-apostolique.

II. Le témoignage apostolique comme fondement

L'activité la plus importante des apôtres est sûrement celle de témoins de Christ. Les apôtres – qualifiés et fortifiés par le Christ lui-même – rendent témoignage de sa résurrection en tant qu'accomplissement de l'histoire de l'alliance⁶. Ce témoignage est une interprétation approfondie de la personne et de l'oeuvre du Christ dont la mort et la résurrection constituent le message central de l'histoire.

Leur témoignage ne se limite donc pas à la proclamation des faits de l'Evangile aux non-croyants. Il présente l'ensemble de la prédication et de l'enseignement apostoliques, aussi bien écrit qu'oral, à savoir rien de moins que « tout le dessein de Dieu », dévoilé dans l'avènement du royaume de Dieu et la révélation du mystère de Christ pour le salut de son peuple et le renouvellement de la création entière⁷.

C'est en Ephésiens 2:19 que se trouve le mieux exposée cette tâche de témoignage. Paul décrit l'Eglise de la nouvelle alliance comme étant le résultat de l'action de Dieu entre la résurrection et le retour de Christ⁸. C'est ainsi que Paul qualifie les apôtres de fondement de l'Eglise, dont Christ est la pierre de l'angle (v.20). Il n'amoindrit, ni ne renie la personne de Christ et son oeuvre qui sont le seul fondement de l'Eglise. Il inclut seulement, dans ce fondement, les apôtres et leur activité, à leur propre place⁹.

6. Jn 15:27 ; Ac 1:8 ; 13:31 ; Lc 24:48 ; Ac 1:22 ; 2:32 ; 4:33 ; 10:39-41.

7. 2 Th 2:15 ; Ac 20:25,27 ; Rm 16:25 ; 2 Co 5:17 ; Ap 21:5.

8. Cf. 1 P 2:4-8.

9. 1 Co 3:11.

L'apport des apôtres à l'oeuvre de Christ ne consiste pas à y ajouter quelque chose, mais à lui rendre témoignage. Selon les termes de ce texte, les apôtres ne sont pas, comme le Christ, *la cause* de la réconciliation des Juifs et des Gentils avec Dieu et entre eux (vv.14-16). Ils sont les porte-parole par lesquels le Christ exalté est venu prêcher la paix et l'unité aux Juifs et aux Gentils (v.17) L'oeuvre unique et fondatrice de Christ, c'est-à-dire sa mort et sa résurrection, est accompagnée du témoignage unique et fondateur des apôtres. Ce témoignage est annoncé en Matthieu 16:18, où Jésus qualifie la confession de Pierre (v.16), représentant les autres apôtres, de pierre sur laquelle il bâtira son Eglise.

Les apôtres ne constituent pas une partie du fondement de l'Eglise en raison de leur priorité chronologique¹⁰ ou de leur nombre déterminé, ou de leur race (juive). Le but de ce texte est de souligner que l'unité entre Juifs et Gentils dépend de la pierre de l'angle, le Christ, qui, avec les apôtres et les prophètes, constitue un seul fondement. Les apôtres ne font partie du fondement qu'en raison de l'exercice de leur fonction. Cependant, le caractère de leur témoignage ne peut pas être séparé de leurs personnes. Le choix entre une compréhension personnelle et impersonnelle du fondement est, du point de vue exégétique, un faux problème. Le fondement est constitué par les apôtres qui témoignent, et par les apôtres qui ont reçu une révélation et en parlent¹¹.

Il est important de comprendre que ce fondement est *absolu et historique*. Il n'est pas lié aux situations particulières dans lesquelles l'Evangile est annoncé pour la première fois, à n'importe quel moment et en n'importe quel lieu. Il concerne plutôt ce qui a eu lieu une fois au commencement de l'histoire de l'Eglise, et qui ne se répète pas ; et il constitue une partie – ceci est vrai pour les apôtres comme pour le Christ – de l'histoire historico-rédemptive de l'édification de l'Eglise. La période au-delà de cette époque fondatrice ne peut pas perpétuer celle-ci comme si le fondement devait être posé à nouveau ; elle est celle de la construction qui doit être élevée sur ce fondement immuable.

10. Si c'était le cas, la situation de Paul serait douteuse ; cf. 1 Co 15:8.

11. Ep 3:5.

La nature fondatrice du témoignage apostolique nous permet de comprendre l'égale importance de la « tradition » apostolique à maintenir, du « dépôt » à garder selon les Épîtres pastorales et de la foi qui a été transmise aux saints une fois pour toutes. Cette insistance sur l'autorité absolue du témoignage apostolique ouvre la voie à la constitution du Canon du Nouveau Testament¹².

III. Le caractère fondateur de la prophétie

Ephésiens 2:20 associe les « prophètes » aux apôtres dans l'exercice du témoignage fondateur ou du ministère de la parole. L'identité de ces prophètes a été souvent un sujet de débat¹³.

Il est peu probable qu'il s'agisse d'une référence aux prophètes de l'Ancien Testament pour trois raisons :

- premièrement, le mot « prophètes » devrait précéder celui d'« apôtres », s'il s'agissait d'une référence aux prophètes de l'Ancien Testament ;

- deuxièmement, le contexte d'Ephésiens 2:20 souligne la nouveauté de la nouvelle alliance, qui inclut des Gentils aussi bien que des Juifs ;

- troisièmement, on retrouve ce même ordre de mots quelques versets plus loin (3:5) où les « prophètes » sont manifestement des membres de l'Eglise à laquelle Paul écrit et non pas des personnes vivant sous l'ancienne alliance¹⁴.

Certains croient que les « prophètes » seraient les apôtres : « les apôtres qui sont aussi des prophètes ». Ceci est grammaticalement possible ; les apôtres exercent bien des fonctions prophétiques. Rien n'exclut catégoriquement ce point de vue. Pourtant plusieurs considérations obligent à écarter cette hy-

12. 2 Th 2:15 ; 3:6 ; 1 Tm 6:20 ; 2 Tm 1:14 ; Jd 3 ; cf. 2 P 3:16 dans lequel les lettres de Paul sont mises au même niveau que les « autres Ecritures ».

13. Selon une opinion encore répandue, ces prophètes seraient ceux de l'Ancien Testament. L'expression « les apôtres et les prophètes » soulignerait l'unité de l'ancienne et de la nouvelle alliances et marquerait que l'Eglise est fondée sur les deux.

14. « Ce mystère ... n'avait pas été porté à la connaissance des fils des hommes dans les autres générations comme il a été révélé maintenant par l'Esprit à ses saints apôtres et prophètes ». Voir Ep 2:20 et 3:5. Cf. Rm 11:25 ; 1 Co 15:51 ; 1 Th 4:15 ; 1 Co 14:6.

pothèse¹⁵. L'explication la plus probable est que les prophètes mentionnés en 2:20 et 3:5 (cf. 4:11) sont comme les apôtres : un don du Christ exalté à l'Eglise, mais un don *différent*. Ainsi il est peu probable que les « apôtres et prophètes » mentionnés comme fondement de l'Eglise, soient autres que les « apôtres » et « prophètes » qui servent à son édification (v.12). En fait, si l'on considère le contexte, leur fonction de témoins-fondateurs est leur apport spécifique à l'ensemble de l'oeuvre d'édification décrite en Ephésiens 4:11-16.

Ces observations sont renforcées par d'autres. En 1 Corinthiens 12:28, le seul autre passage où Paul mentionne « apôtres et prophètes » ensemble, il les distingue nettement comme constituant deux groupes séparés¹⁶. De plus, ce verset est placé dans un contexte semblable à celui d'Ephésiens 2-4 ; en 1 Corinthiens 12, Paul se préoccupe de l'Eglise dans sa globalité (le corps de Christ) qui est composée de Juifs et de Gentils (v. 13) et équipée pour le service. Si Paul avait eu l'intention d'identifier les apôtres et les prophètes en Ephésiens 2:20 et 3:5, il aurait dû fournir une explication à ses lecteurs¹⁷.

Plus révélateur est l'emploi du pluriel en Ephésiens 2:20 et 3:5. Les apôtres sont considérés comme un groupe. Ailleurs, Paul ne désigne jamais les apôtres comme prophètes, enseignants, ou par quelque terme désignant un autre ministère distinct dans l'Eglise, car cela aurait été source de confusion. Certes, l'activité prophétique n'était pas rigoureusement limitée à un seul groupe d'individus dans l'Eglise. Ce don a pu être accordé, de façon temporaire, dans des situations particu-

15. Tout d'abord, en Ephésiens 4:11 où Paul énumère certains des dons faits à l'Eglise par le Christ exalté (v.7), les apôtres représentent un groupe nettement distinct de celui des « prophètes ». (« C'est lui qui a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes ... »). Dans la mesure où ce verset fait partie de l'ensemble où Paul parle de l'Eglise en tant que « nouvelle création » et corps de Christ (2:11- 4:16), il est fort peu probable qu'il ait utilisé, sans la moindre explication, le mot « prophètes » dans deux sens différents. En Ep 4:7-16, Paul souligne l'harmonie des dons divers que le Christ a donnés à son « corps ».

16. « Et Dieu a établi dans l'Eglise premièrement des apôtres, deuxièmement des prophètes, troisièmement des docteurs... » : voir aussi la distinction faite en Ap 18: 20.

17. 1 Tm 2:7 ; 2 Tm 1:11. Il est vrai que la ligne de séparation entre certains des dons n'est pas toujours claire et nette, et que les apôtres ont exercé des fonctions de prophètes et d'enseignants. Paul lui-même, en tant qu'apôtre, se dit prédicateur et docteur, mais il ne revendique jamais, ni pour lui, ni pour aucun des apôtres, le titre de « prophète ».

lières à ceux qui n'étaient pas prophètes¹⁸. C'est précisément ce que nous voulons démontrer. L'emploi de ce terme dans le livre des Actes et dans l'Apocalypse ainsi que chez Paul, indique clairement que le mot « prophète » désigne ceux qui, par l'exercice fréquent ou régulier de ce don, *constituent un groupe particulier à l'intérieur de l'Eglise*, groupe qui se distingue des apôtres, même lorsque ceux-ci exercent des fonctions prophétiques. C'est pourquoi Paul n'a pas utilisé ce mot de « prophètes » en Ephésiens 2:20 et 3:5 autrement que dans le sens déjà familier à ses lecteurs ; et il poursuit de façon encore plus nette (Ep 4:11).

Pour ces raisons, nous devons conclure, avec la grande majorité des commentateurs, que les « prophètes » d'Ephésiens 2:20 et 3:5 sont ceux du Nouveau Testament et bien distincts des apôtres. Il devient donc évident que l'absence, dans ces deux versets, de l'article défini avant le mot « prophètes » manifeste combien Paul les associe aux apôtres dans l'activité fondatrice de l'Eglise en tant que témoins du Christ et du « mystère » révélé en lui¹⁹.

L'incorporation des Gentils dans l'Eglise, soulignée par ce passage (surtout en 3:6) constitue un aspect important du mystère, et seulement un aspect. Le mystère n'est rien de moins que Christ lui-même dans toute sa plénitude salvatrice, l'Evangile dans sa totalité²⁰. Une conclusion majeure de notre étude d'Ephésiens 2:20 est que les prophètes du Nouveau Testament, avec les apôtres, constituent le fondement de l'Eglise. Ils ont une fonction fondatrice, c'est-à-dire *temporaire, provisoire* dans l'histoire de l'Eglise, et, selon le dessein de Dieu, *ils sont destinés à disparaître*, avec les apôtres.

18. Ac 19:6.

19. L'objection selon laquelle la révélation de ce mystère ne serait pas du même ordre que celle donnée aux prophètes, est basée sur une mauvaise compréhension de l'enseignement de la prophétie dans le Nouveau Testament ainsi que sur une notion trop limitée du « mystère ». Le cas précis d'Agabus (Ac 11:20 ; 21:10s) est en faveur, et non l'inverse, du caractère fondateur de la prophétie.

20. Col 2:2s ; Ep 6:19 ; cf Rm 16:25s.

IV. Arguments pour la cessation de la prophétie

A) Ephésiens 2:20 comme règle d'interprétation

Nous devons reconnaître la portée décisive de la signification de ce passage comme règle d'interprétation. Il a un poids prédominant, sur le plan exégétique, que d'autres traitant de la prophétie, par exemple 1 Corinthiens 14, n'ont pas nécessairement. Même si 1 Corinthiens 14 évoque des circonstances susceptibles de se produire en d'autres Eglises, les détails de ce passage limitent son application précise à la situation de Corinthe. L'Epître aux Ephésiens, par contre, était destinée à circuler dans d'autres Eglises que celle d'Ephèse. Plus important encore est le fait que le verset 2:20 fasse partie d'un passage qui analyse la nature de l'Eglise en tant qu'unité, de façon large et globale. Ephésiens 2:20 considère, de l'extérieur, l'édifice de l'Eglise dans son ensemble et marque la place qui y est réservée à la prophétie comme élément fondateur ; 1 Corinthiens 14 ainsi que d'autres passages considèrent la prophétie de l'intérieur de l'Eglise, comme l'un de ses aspects.

Ainsi Ephésiens 2:20, avec sa perspective large et englobante, occupe une place centrale et doit avoir un rôle directeur dans la compréhension des autres textes du Nouveau Testament, aux perspectives plus étroites, concernant la prophétie ; tous se réfèrent au même phénomène. Le texte d'Ephésiens 2:20 recouvre toutes les affirmations du Nouveau Testament relatives à la prophétie.

B) Des prophètes aujourd'hui ?

Une position opposée à la nôtre, tout en admettant la disparition des prophètes en tant que témoins/porteurs de la révélation fondatrice de l'Eglise, maintient que la prophétie devait continuer et, en fait, continue, dans l'Eglise actuelle sous d'autres formes, à l'image de 1 Corinthiens 14.

La réponse à cet argument nous conduit à souligner l'importance de ce que nous avons déjà dit au sujet d'Ephésiens 2:20 et de son « poids » *herméneutique*. Ce verset a un caractère général qui recouvre tous les aspects de la prophétie qui

est appelée à disparaître. De plus, compte tenu de son caractère de *révélation*, la prophétie ne peut pas faire l'objet d'une compréhension dualiste, une partie ayant un caractère canonique pour toute l'Eglise (révélation collective, inscrite, détaillant ce qui est nécessaire au salut) et une autre étant réservée à des croyants individuels ou à des groupes particuliers (étant « au-delà » de la Bible et traitant de situations, besoins ou soucis particuliers).

Une telle compréhension de la révélation contredit fondamentalement ce que la Bible affirme au sujet du caractère historique, alliancier et rédemptif de toute révélation. Dieu ne se révèle pas sur deux plans, public et privé. Tant que la révélation est considérée de façon subjective, comme étant parole de Dieu pour moi en tant qu'individu, avec toutes les réponses et les éclaircissements dont j'ai besoin, elle sera l'objet d'une incompréhension fondamentale, et considérée comme inadéquate pour être l'unique guide de la vie.

Selon le témoignage global de l'Ecriture, toute révélation a au moins deux caractéristiques :

1) la révélation est liée à *la notion d'alliance*. Dieu se révèle en tant que Dieu de l'alliance. Il ne se révèle pas à n'importe quel groupe d'individus, mais à son peuple, celui de l'alliance, dans le but de l'édifier et de le compléter. Sa révélation est toujours destinée au peuple de l'alliance, même si sa portée exacte peut varier selon les individus et leurs circonstances ;

2) la révélation est de *nature historico-rédemptive*. A l'exception de la courte période qui a précédé la Chute, Dieu se révèle toujours en tant que Rédempteur de son peuple et Sauveur du monde. La révélation est donnée comme un élément composant de l'oeuvre que Dieu a accomplie, une fois pour toutes, dans l'histoire en vue du salut de son peuple, le peuple de l'alliance. La révélation appartient donc, à part entière, à l'histoire de l'alliance qui atteint son sommet avec les souffrances, la mort et l'exaltation de Jésus-Christ. Elle rapporte cette histoire et présente, en particulier, Christ comme étant l'accomplissement des promesses. Elle l'interprète en en faisant ressortir les implications pour que le peuple racheté de l'alliance vive dans l'obéissance.

Puisque la rédemption est un fait totalement achevé de l'histoire, et puisque – depuis la Pentecôte – ses implications sont retardées jusqu'au retour de Christ, de nouvelles révélations n'étant plus nécessaires, il n'y en a plus. La révélation est donc intimement liée à la notion d'alliance et à la rédemption comme fait historique²¹.

C) Des révélations privées

L'Écriture Sainte ne laisse aucune place à des révélations privées pour des besoins ou des circonstances individuelles. Faire appel aux prophéties d'Agabus pour défendre ce point de vue est particulièrement mal à propos. En effet, celles-ci entrent manifestement dans le cadre de l'histoire de l'alliance. En Actes 11:28, la prophétie a pour objet la consolidation des liens de communion fraternelle entre Juifs et Gentils dans l'Eglise. La prophétie sert à persuader les Grecs à Antioche (v.27, cf v.20) de faire une collecte pour les frères Juifs en proie à la famine en Judée (v.29). Autrement dit, elle est directement liée à un aspect important du mystère révélé en Christ. En Actes 21: 10s, la prophétie a trait au déploiement du ministère apostolique de Paul auprès des Gentils. D'une façon générale, la prophétie se rapporte à des « mystères » qui, chez Paul, sont toujours de nature historico-rédemptive²².

21. Certes, les Ecritures fournissent de multiples exemples où la révélation s'adresse de façon personnelle à des individus. De même, celle-ci vise nos circonstances individuelles, car elle est « une lampe à nos pieds et une lumière sur notre sentier » (Ps 119:105). Mais elle n'est cela que parce qu'elle est liée au déroulement de l'histoire de l'alliance jusqu'à son point culminant en Christ, lorsque « les temps furent accomplis » (Ga 4:4). Elle est la révélation donnée aux pères par les prophètes et finalement, « en ces jours qui sont les derniers », à nous par le Fils avec les apôtres et les autres (« ceux qui l'ont entendu » : Hé 1:1 ; 2:3). La révélation n'est l'autorité et le guide pour nos vies que dans la mesure où elle n'est rien de moins que « toutes choses », « toute la vérité » révélée aux apôtres et aux autres pour nous (Jn 14:26 ; 15:15 ; 16:13). Elle nous parle de « vérité » : des choses de Christ (Jn 16:14) ; de la vérité qu'il est, parole de Dieu (1:1), dite une fois pour toutes.

De même, le salut, sujet central de la révélation, n'est pas limité à un aspect particulier de la vie, ni même au cœur de notre existence ; il affecte tout. Il n'y a pas de place dans la vie du chrétien pour une révélation qui ne serait pas liée avec, ou qui irait « au-delà » de ce qui est nécessaire pour le salut dans toute sa plénitude selon l'alliance.

22. Cf. Ep 3:6 ; Ac 20:23 ; 1 Co 13:2.

D) La prophétie et le Canon

Étroitement lié à ce qui précède, se trouve le problème de la relation entre la prophétie et le Canon du Nouveau Testament. La période apostolique, fondatrice de l'Eglise, est une époque où le Canon est ouvert, c'est-à-dire au cours de laquelle le Canon de la nouvelle alliance est en formation. La prophétie est un des principaux éléments de la révélation verbale donnée pendant cette période. Et ceci de deux manières :

- en offrant ce qui sera éventuellement reconnu comme canonique (par exemple, le livre de l'Apocalypse) ;
- en répondant aux besoins de l'Eglise liés à sa situation spéciale, celle d'une Eglise ne disposant que d'un Canon incomplet.

Cette même distinction s'applique au ministère des apôtres. Certes, plusieurs d'entre eux, notamment Paul, ont écrit des textes, qui ont le statut de révélation en vue de l'édification de l'Eglise, et qui constituent une partie du Canon nouveau. Mais la majorité des apôtres, comme les prophètes, ne formulent que des révélations destinées à l'Eglise de leur temps, celui de sa fondation. A ce sujet, deux remarques s'imposent :

1) Il est important de reconnaître la distinction qui existe entre le Canon et une révélation inspirée, même écrite. L'inspiration est une condition nécessaire, mais non suffisante de la canonicité. Ainsi Paul fait référence, en 1 Corinthiens 5:9, à une lettre antérieure, dans laquelle il ordonnait que sa lettre aux Colossiens soit échangée avec celle qu'il avait adressée sans doute aux Laodiciens²³. Ces lettres sont placées au même niveau que les autres écrits canoniques, ayant la même autorité. Ceci montre qu'à l'époque des apôtres, la révélation faisant autorité est plus vaste que ce qui est finalement inclus dans le Canon de l'Eglise. Ceci montre aussi le caractère spécieux des arguments selon lesquels les révélations des prophètes mentionnées en 1 Corinthiens 14 n'ont pas eu la pleine autorité de Parole de Dieu, puisque justement elles ne sont pas dans le Canon du Nouveau Testament. En fait, il y a eu remplacement

23. De même Col 4:16 et Ph 3:1 font peut-être allusion à une lettre antérieure adressée aux Philippéens.

d'une situation par une autre : dans un premier temps, le nouveau « Canon » de l'Eglise est l'ensemble de la Parole de Dieu dite et écrite par les apôtres et les prophètes (s'ajoutant à l'Ancien Testament) ; puis, au-delà de l'époque des apôtres, le Canon est constitué définitivement par vingt-sept livres.

2) Il est également important de bien comprendre que l'Eglise, pendant la période fondatrice des apôtres et des prophètes, ne bénéficie pas d'une Ecriture « suffisante ». Cela est d'autant plus évident si on considère les implications énormes du salut en Christ pour la vie et le comportement de l'Eglise. La comparaison avec l'Eglise d'aujourd'hui est, à cet égard, éclairante. A l'époque où Paul écrit 1 Corinthiens, ses lecteurs n'ont accès ni aux quatre Evangiles, par exemple, avec tout ce qu'ils apportent – dans leur diversité – sur le ministère de Jésus et la formation des disciples, ni à la perspective si éclairante de l'histoire de l'Eglise selon les Actes, ni à l'Epître aux Romains avec sa présentation magistrale de l'Evangile, ni aux Epîtres écrites en prison, ni à l'epître aux Hébreux ou à l'Apocalypse. Nous devons nous demander si nous comprenons vraiment l'avantage profond qui est le nôtre de posséder le texte complet de la Parole de Dieu.

Quoi qu'il en soit, l'idée que la prophétie puisse continuer, au-delà de la période fondatrice de l'Eglise, au fil des générations, ne peut que s'inscrire en tension avec celle qui reconnaît le caractère achevé et complet du Canon apostolique. Une telle continuation écarte, en fait, l'idée d'un canon réellement complet. Elle autorise, au mieux, l'existence d'un « canon » dont l'autorité, tout en étant réelle, ne serait que relative, puisque des révélations nouvelles devraient s'y ajouter, ce qui est exclu, comme nous avons essayé de le montrer, étant donné le caractère d'alliance de toute révélation, selon l'enseignement de l'Ecriture.

E) Les apôtres comme source

Ephésiens 2:20, en associant étroitement prophètes et apôtres, oblige à nuancer quelque peu nos idées sur les apôtres et leur rôle. D'un côté, les apôtres sont des « sur-

doués », qui exercent la plupart, sinon l'ensemble, des dons énumérés en Romains 12, 1 Corinthiens 12 et Ephésiens 4 ; ceci justifie que la période de fondation de l'Eglise soit qualifiée d'âge apostolique. De l'autre, il existe des personnes, comme les prophètes, qui sont associées aux apôtres et partagent avec eux un ou plusieurs dons.

Dans l'ensemble, il apparaît que l'apostolat est *le centre ou la source*, dans l'Eglise, des dons accordés, pendant cette période, par le Christ exalté. Certains dons, apparemment plus frappants ou spectaculaires (comme celui des langues) sont appelés des « signes distinctifs de l'apôtre ». Les dons de l'Esprit distribués par Dieu selon sa volonté corroborent le témoignage rendu au salut qui est en Christ par les témoins-auditifs que sont les apôtres²⁴. Pourtant, chacun de ces dons, à l'exception de l'apostolat, est exercé par d'autres que les apôtres. La raison pour laquelle ces dons peuvent être qualifiés d'apostoliques, même chez ces autres, tient au fait que leur présence est étroitement liée à la présence et à l'exercice vivant de l'apostolat dans l'Eglise²⁵.

V. La cessation des langues

Nous sommes désormais en position de tirer une conclusion en ce qui concerne la cessation des langues. Dans le Nouveau Testament, les langues sont toujours intimement associées à *la prophétie*, dont elles assument, lorsqu'il y a interprétation, *la même fonction* en tant que révélation divine pour édifier les autres. En fait, les langues sont une sorte de prophétie. Comme elle, elles contribuent au fondement de l'Eglise. Ainsi, les langues sont retirées de la vie de l'Eglise, avec la prophétie, et tous les autres dons liés à la présence des apôtres dans l'Eglise.

24. 2 Co 12:12 ; cf. « ceux qui ont entendu » : Hé 2:3s.

25. Ac 2 ; 8:14-19 ; 10:44 ; 19:6. Ceci dit, il faut éviter d'établir un lien trop formel ou mécanique entre les apôtres et les dons, comme si ceux-ci n'avaient été accordés que sur la décision d'un apôtre ou par l'imposition de mains apostoliques. Le Nouveau Testament n'autorise pas une telle conclusion même si, dans le livre des Actes, du moins, l'octroi de dons manifestes se produit toujours en la présence ou avec l'approbation d'un apôtre. La situation correspond plutôt à une distribution systématique de dons effectuée par le Christ exalté, à la vue des apôtres qui, à cette époque fondatrice, sont les membres qui exercent une fonction centrale et vitale pour l'Eglise.

Cette conclusion est la suite logique de ce qui a été exposé précédemment. Elle n'est pas contredite par ce que l'on sait de l'histoire de l'Eglise des premiers siècles²⁶. 1 Corinthiens 14:20-25, que nous avons largement ignoré jusqu'à présent, peut être évoqué pour appuyer la conclusion que les langues ont cessé.

Ce texte contient nombre de difficultés qui, cela n'a rien d'étonnant, ont reçu des interprétations diverses tout au long de l'histoire de l'Eglise. Même aujourd'hui, il n'y a pas de consensus sur la pensée exacte de l'apôtre. Un problème important est celui de l'usage que fait Paul de l'Ancien Testament (Es 28:11,12b) au verset 21²⁷.

Quelle compréhension Paul avait-il de ces versets ? Selon le contexte, Esaïe 28:11 est, semble-t-il, une prophétie énonçant les paroles étranges et mystérieuses qui seront entendues en Juda à cause du refus obstiné du peuple d'écouter le message clair de Dieu – message de repos pour les fatigués – résumé et rappelé au verset 12a. Habituellement, on voit l'accomplissement immédiat de cette prophétie dans la langue des envahisseurs étrangers (Assyriens et Babyloniens) qui ont été les instruments du jugement de Dieu contre Juda à cause de son apostasie²⁸, exécutant la malédiction de l'alliance prononcée en Deutéronome 28:49. Mais Paul semble suggérer que le message de repos du verset 12a (omis dans sa citation) est le contenu même du discours des étrangers qui, faute d'avoir été écouté, entraînera le jugement et la destruction prophétisés au verset 13b.

Une autre question concerne l'identité de l'auditeur qui ne comprend pas, évoqué aux versets 23, 24. Quel sens faut-il don-

26. Les données disponibles antérieures au 4^e siècle, comme Marc 16:17 (un texte deutéro-canonique) et *Contre les Hérésies* d'Irénée (V.vi.1), sont trop isolées et obscures pour être décisives. De plus, il est impossible sur le plan exégétique de diviser les fonctions des langues, comme celles des prophéties, en deux catégories - celles qui cessent et celles qui continuent au-delà de l'époque apostolique. La question du Canon et de sa clôture est inévitablement soulevée pour les langues et leur continuation.

27. Il y a divergence entre le texte des Massorètes et la LXX, qui est le plus souvent citée par les auteurs du Nouveau Testament. Ceci vient peut-être du fait que Paul cite un autre texte que nous ne connaissons pas, ou parce qu'il y donne sa propre interprétation du passage.

28. Es 33:19 ; Jé 5:51.

ner au mot grec (*idiotès*) ? Ce mot suggère-t-il une description plus élaborée des « non-croyants » ou concerne-t-il un groupe distinct à la fois de ceux-ci et des membres de la congrégation ? Face à ces difficultés, il est particulièrement important de bien préciser les points qui sont clairs et de veiller à ne pas les obscurcir en insistant sur ce qui ne l'est pas.

Pour commencer, il faut replacer le passage dans le contexte plus large du chapitre. Paul poursuit son propos sur la place des langues dans la louange publique, surtout par rapport à la prophétie. Jusque-là, il a démontré, de plusieurs manières, que les langues non-interprétées n'ont pas de place dans la louange publique, parce que les autres dans l'assemblée ne comprennent pas et qu'ainsi le corps n'est pas édifié. Maintenant, avant de fixer la place à accorder à la prophétie et aux langues dans le culte public (vv.26ss), il considère les non-croyants qui ne sont pas membres de la congrégation. Il fait appel à l'Ancien Testament et met en contraste le cas (hypothétique) où toute l'assemblée parlerait en langues (non-interprétées) avec celui d'une assemblée où tous prophétiseraient. Ces versets fournissent l'indication la plus explicite de tout le chapitre au sujet de la raison d'être des langues.

Les langues, dit Paul, sont un signe pour les non-croyants (v.22a). S'agit-il, ici, de la correction d'une fausse notion des chrétiens corinthiens ? Quoi qu'il en soit, la signification qu'il attribue aux langues comme signe pour les non-croyants est manifestement négative. Les langues sont un signe *contre* eux :

1) Ceci se voit dans l'utilisation qu'il fait d'Esaïe 28:11s pour souligner le caractère de signes qu'ont les langues. C'est, en effet, dans le contexte d'un jugement de Dieu contre Juda à cause de son apostasie et de son incrédulité, qu'un discours inintelligible sera prononcé ;

2) Ceci se voit également aux versets 23-25 où Paul dénie tout rôle positif aux langues, notamment pour l'évangélisation. La prophétie et non le parler en langues attire les non-croyants à l'Evangile et les gagne au Christ. Le parler en langues les indisposent et les induit en erreur (« vous êtes fous ») ;

3) Enfin, le ton solennel du propos introductif de Paul (v.20) – si souvent négligé – marque bien son intention de dire quelque chose de grave au sujet des langues, qui exige sagesse et maturité de la part de ses lecteurs.

Paul enseigne donc que les langues sont un signe du jugement de Dieu. Surtout lorsqu'elles sont inintelligibles (c'est-à-dire lorsqu'il n'y a pas d'interprétation), elles constituent une accusation contre les non-croyants. Elles manifestent le rejet par Dieu de ceux qui l'ont rejeté à cause de leur incrédulité qui se trouve ainsi confirmée. Elles indiquent que Dieu se détourne de ceux qui ont méprisé le message clair et compréhensible de l'Évangile. C'est pourquoi Paul, tout en soulignant cet aspect du don (v.21s), avertit contre son utilisation en présence des non-croyants : le parler en langues sans interprétation ne peut que les endurcir dans leur refus de l'Évangile (v.23). Aussi les croyants sains d'esprit (v.20) ne doivent-ils pas provoquer cet endurcissement chez les personnes qui recherchent quelque chose dans leurs assemblées. C'est pourquoi l'exercice du parler en langues doit s'effectuer avec ordre, dans le culte public, et toujours être suivi d'une interprétation (v.27).

Le souci de Paul est de bien avertir ceux qui parlent en langues sur ce que cela implique, surtout lorsqu'ils le font en public (comme il se doit). Le caractère ou le rôle du parler en langues, en tant que signe, explique la spécificité (apparemment gênante) comme moyen de révélation : de même que la Parole de Dieu, les langues sont aussi un signe du jugement de Dieu sur l'incrédulité.

Il existe des considérations qui conduisent à la conclusion que Paul fait appel à Esaïe non seulement à titre d'analogie historique, mais bien comme étant une véritable prophétie concernant « ce peuple », c'est-à-dire les Juifs, le peuple de l'ancienne alliance de Dieu.

Les langues sont l'ultime accomplissement de cette prophétie dans la nouvelle alliance. Comme signe pour les non-croyants, elles concernent surtout, mais non exclusivement, l'Israël non repenti. Ce point de vue est souvent rejeté comme trop subtil. Pourtant il est loin d'être sans fondements et

oblige à rester au moins ouvert à la possibilité que c'est bien là, en fait, la pensée de Paul.

A) Un instrument de jugement

Les langues comme les paraboles de Jésus comportent un élément de mystère. Les paraboles de Jésus sont presque l'équivalent des langues en tant que signes de jugement. Les quatre Evangiles exposent qu'un des buts de l'enseignement de Jésus en paraboles est de voiler le sens de ses paroles. Les paraboles sont donc utilisées par Jésus comme un instrument de jugement à l'adresse de ceux qui n'appartiennent pas au cercle de ses disciples afin de les attirer à la foi ou à les repousser et les confirmer dans l'incrédulité²⁹. Les Evangiles synoptiques accentuent cet aspect négatif. Matthieu rappelle le rôle des paraboles dans les termes et comme accomplissement de la prophétie d'Esaië 6:9-10, en la citant *in extenso* « afin que tout en regardant bien, ils ne comprennent pas, de peur qu'ils ne se convertissent et qu'il ne leur soit pardonné ». Les paraboles du royaume de Dieu en révélant aux disciples les mystères du royaume *déjà présent*, et l'endurcissement qu'elles entraînent, sont eschatologiques ; elles montrent le rejet final et décisif de Dieu et de son alliance³⁰.

Cette fonction discriminatoire et judiciaire des paraboles est exacte pour celles de Jésus. Endurcir ou renforcer l'opposition n'est pas une caractéristique universelle des paraboles. Ce qui est dit des paraboles de Jésus ne s'applique pas ailleurs dans les Ecritures, ou en dehors d'elles. Les prédicateurs de l'Evangile ne cherchent pas, aujourd'hui, à imiter Jésus en s'exprimant en paraboles pour que certains « entendant bien, ne comprennent pas ». Cette fonction des paraboles de Jésus est une marque distinctive de son ministère terrestre. Elle est significative du contexte historico-rédemptif dans lequel « il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu »³¹. Elle est liée à la période transitoire entre l'ancienne alliance et la

29. Mt 13: 10-15 et parallèles ; Jn 10: 24 « dis-nous *ouvertement* » ; Jn 9: 39 et Mc 4: 11.

30. Mc 4: 11-12 ; Mt 13: 11, 18, 24, 31-33 ; 12: 28.

31. Jn 1: 11.

nouvelle et dernière alliance, période qui débouche sur la fondation de l'Eglise.

B) Israël incrédule

Normalement, les références à l'Ancien Testament dans le Nouveau Testament ne se limitent pas simplement aux mots cités, mais incluent leur contexte. Dans la citation d'Esaië 28 que fait Paul, les versets 11 et 12 font partie du même ensemble que le verset 16. La prophétie d'un jugement sur Juda, par l'usage d'un langage étranger, est un élément de la prophétie : « Me voici ! J'ai mis pour fondement en Sion une pierre, une pierre éprouvée, (une pierre) angulaire de prix, solidement posée ».

Dans le Nouveau Testament, ce passage est central dans les textes relatifs au fondement de l'Eglise. Il est cité en 1 Pierre 2:6 (cf. v: 4), et son sens transparaît dans l'image d'Ephésiens 2:20. Le Christ, comme fondement de l'Eglise, est l'accomplissement de cette prophétie. La même citation se trouve aussi en Romains 9:33 où elle s'applique au rejet de Christ et de l'Evangile par l'Israël incrédule. Le jugement sur Juda prévu par Esaïe – y compris l'utilisation par Dieu d'un langage étranger – trouve son accomplissement dans l'action de placer Christ, les apôtres et les prophètes comme fondement de l'Eglise. La période de cette activité divine, durant laquelle a été posé, une fois pour toutes, le fondement, est aussi celle du jugement final contre l'incrédulité en Sion (que cette activité a suscitée). La même combinaison de facteurs, à savoir la pose de la pierre (fondement) par Dieu et l'achoppement des incrédules, se retrouve au Psaume 118:22-23, ainsi qu'en Esaïe 8:14-15. Dans le Nouveau Testament, ces passages sont considérés comme accomplis dans le ministère de Christ et dans le rejet des non-croyants, surtout des Juifs³².

Dans cette perspective plus large de la prophétie et de son accomplissement, on comprend que Paul estime, en 1 Corinthiens 14:22, que les langues sont le signe du jugement de

32. Mt 21:42 ; Lc 2:34; Ac 4:11 ; Rm 9:32 ; 1 P 2:4-8.

Dieu à l'inauguration de la nouvelle alliance et à la fondation de l'Eglise. Les langues sont le signe qui accompagne cette fondation et qui suscite (surtout chez les Juifs) l'incrédulité et le jugement eschatologique qui s'ensuit. Les langues marquent l'accomplissement de la prophétie, confirmée par Siméon à la naissance de Christ, qui dit que « cet enfant est là pour la chute et le relèvement de beaucoup en Israël et comme un signe qui provoquera la contradiction »³³. Il y a un argument qui renforce cette conclusion si l'on admet – comme le font beaucoup – que les passages cités de l'Ancien Testament, dont Esaïe 28, font partie d'une collection de *testimonia* utilisée par l'Eglise primitive dans son affrontement avec le judaïsme.

C) Et les Corinthiens ?

On pourrait objecter que les deux points précédents sous-entendent une compréhension compliquée du passage, qui n'est pas perçu par les lecteurs corinthiens de Paul. Mais cette objection tombe si l'on considère l'arrière-plan de l'Eglise de Corinthe. Selon le livre des Actes, l'opposition juive à l'Evangile et à Paul, élément permanent et important lors de ses trois voyages missionnaires, était aussi présente à Corinthe qu'ailleurs (Ac 18:1-17). Apparemment l'incrédulité, juive mais pas uniquement, était, à cette époque, une réalité journalière que les lecteurs de Paul connaissaient bien.

Aussi, le point de vue que nous avançons n'implique-t-il pas que le don des langues était un signe pour les incrédules juifs seulement. 1 Corinthiens 14:22a s'applique à tous les non-croyants. Le fondement de la foi, à savoir le Christ crucifié, proclamé par les apôtres n'est pas une pierre d'achoppement uniquement pour les Juifs ; il est aussi folie pour les Grecs³⁴. Cependant, il n'en demeure pas moins que c'est spécifiquement l'incrédulité juive et son rejet de Christ qui ont déterminé la destruction de l'ancienne alliance et la pose du fondement de la nouvelle.

33. Lc 2:34.

34. 1 Co 1: 23.

D) Conclusion

Si nous avons correctement analysé les intentions de Paul dans ces versets – surtout sa référence à l'Ancien Testament –, il est désormais clair que les langues ont été un don temporaire, retiré depuis à l'Eglise comme les apôtres et les prophètes. De même que d'autres événements de cette période charnière de l'histoire entre les deux alliances (qui commence avec la venue du Christ et qui se termine à la destruction de Jérusalem), les langues marquent que le royaume de Dieu a été enlevé à l'Israël endurci et incrédule et donné à une nation qui en produit les fruits³⁵. De plus, il ne faut pas oublier, quelle que soit la signification des langues en tant que signe, que Paul enseigne clairement qu'être un signe est bien la fonction de ce don où qu'il soit exercé.

VI. 1 Corinthiens 13:8-13

Ce passage, en particulier le verset 10 (« quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel sera aboli »), est souvent invoqué pour soutenir l'idée que les prophéties et les langues continueront dans l'Eglise jusqu'au retour de Christ. Pour certains, il constitue l'obstacle inébranlable contre l'idée que les dons auraient cessé.

L'avènement du « parfait » (v.10) et « l'alors » de la connaissance du croyant (v.12) se réfèrent, sans aucun doute, au temps du retour de Christ. L'opinion selon laquelle ce passage décrirait la période de la clôture du Canon du Nouveau Testament est exégétiquement indéfendable. Si cette opinion est correcte en ce qui concerne le lien existant entre les dons de prophétie et des langues avec la période de la fondation de l'Eglise et de la formation du Canon, il n'en demeure pas moins vrai que cette interprétation fait violence au texte de Paul.

De même, la conclusion selon laquelle ce passage enseignerait la continuation des prophéties et des langues jusqu'au retour de Christ, est également gratuite, car elle s'appuie sur une lecture du texte, visiblement trop influencée par la con-

35. Mt 21:43, cf. Ps 118:22, Dt 32:21.

joncture actuelle. Dans les Epîtres pastorales où Paul se pré-occupe de la période post-apostolique de l'Eglise, il n'établit pas de distinctions entre la période présente, apostolique et fondatrice, et la période ultérieure. Il envisage plutôt l'ensemble de la période qui s'étend jusqu'au retour de Christ, sans tenir compte des discontinuités éventuelles qu'elle peut comporter, cherchant à souligner la qualité durable de la foi, de l'espérance et, surtout, de l'amour (vv.8,13).

Dans l'ensemble, le chapitre 13 traite de l'importance capitale de l'amour dans la vie du chrétien (« la voie par excellence », 12:31b), en le distinguant des divers dons mentionnés au chapitre 12. Les versets 1-3 opposent l'amour à l'exercice dépourvu d'amour de ces dons. Les versets 4-7 énumèrent certaines des qualités parfaites de l'amour. Au verset 8, le sujet change et traite, jusqu'au verset 12, le thème de la connaissance. L'amour et les dons sont considérés en rapport avec ce thème et leur relation est liée au contraste entre la connaissance actuelle du croyant et celle qu'il aura après le retour de Christ (v.8, « ...la connaissance...sera abolie... »; v.9, « car c'est partiellement que nous connaissons »; v.11, le contraste entre le parler, la pensée et le raisonnement d'un adulte et ceux de l'enfant; v.12, le contraste entre la vue au moyen d'un miroir, de manière confuse, et face à face; entre la connaissance partielle et le « comme j'ai été connu »). La connaissance actuelle est fragmentée et opaque (vv.9,12); la connaissance future sera entière, claire et directe (v.12). Le contraste entre le « partiel » et le « parfait » est d'ordre qualificatif et non pas quantitatif – entre ce qui constitue le présent ordre des choses (appelé à disparaître) et l'avenir avec sa plénitude.

Dans ce contexte, les dons se trouvent du côté de la connaissance actuelle et provisoire du croyant. Les dons ne constituent pas en eux-mêmes un des côtés du contraste, mais il font partie d'un ensemble plus large. D'où l'affirmation spécifique du verset 8 (« que ce soient les prophéties, elles seront abolies ; les langues, elles cesseront ; la connaissance, elle sera abolie ») qui souligne non seulement la nature temporaire et provisoire de la connaissance présente du croyant, mais

aussi corrélativement comment il connaît. La prophétie et les langues sont considérées comme des « modes de révélation » liées à la connaissance actuelle du croyant (même si la connaissance, au verset 8, n'est pas un troisième don, en parallèle avec la prophétie et les langues). Le dessein de Paul transparaît dans la simplification progressive qu'il opère de « la prophétie, des langues et de la connaissance » (v.8) à « la prophétie et à la connaissance » (v.9), et à « la connaissance » tout court (vv.10-12). Opposé à l'amour d'un côté, il passe des dons de révélation exercés par quelques-uns dans l'Eglise à la connaissance actuelle de *tous* les croyants, connaissance pour laquelle la révélation est fondamentale.

La raison pour laquelle la prophétie et les langues sont signalées comme modes de révélation est, sans aucun doute, liée à la situation à Corinthe replacée dans un cadre plus large, mais aussi à la grande préoccupation de Paul du bon emploi des dons, qui se trouve au chapitre 14. Le choix de ces dons doit aussi être évalué à la lumière de notre analyse de 13:8 dans laquelle la relation entre l'amour et les dons est considérée dans le cadre plus large du contraste entre les connaissances actuelle et future : l'accent n'y est pas mis sur la cessation de certains dons spécifiques de révélation, mais sur l'aspect temporaire et fragmentaire de notre connaissance présente. Si cette analyse est correcte, il est important de remarquer qu'étant donné son souci de la connaissance actuelle du croyant, Paul aurait pu mentionner l'inscripturation comme mode de révélation. Nous avons tendance à oublier que toute la révélation spéciale, y compris les Ecritures (avec leurs perfections : autorité, caractère indispensable, suffisance et clarté), est un « miroir » pour la vision confuse de notre ère, une aide temporaire qui disparaîtra (avec les autres éléments de notre connaissance ici-bas) au retour de Christ et lorsque nous verrons « face à face ». La Bible ouverte est un signe pour la congrégation qui est une congrégation de pélerins, pour l'Eglise qui est un peuple « en route vers »...

Mais l'inscripturation a cessé. Si cela est reconnu, il est vain de croire que ce passage enseigne la continuation, dans l'Eglise jusqu'au retour du Christ, des modes de révélation mentionnés : la prophétie et les langues. Paul ne cherche pas à

préciser le moment où s'arrêtera un mode particulier de révélation. Il affirme plutôt la fin de la connaissance partielle et présente, fondée sur des modes temporaires de révélation, lorsque ce qui est « parfait » arrivera. L'époque exacte de la cessation des prophéties et des langues, à partir de ce passage, reste ouverte et devra être déterminée en utilisant d'autres passages et d'autres considérations.

Avant de quitter ce texte, nous pouvons remarquer brièvement la portée du débat ci-dessus pour la conclusion exprimée au verset 13 et évoquer la difficulté que beaucoup éprouvent en se demandant comment la foi et l'espérance subsisteront après le retour de Christ. Il est probable que Paul ne déclare pas qu'elles continueront à fonctionner en quelque manière après le retour de Christ, même si cette opinion peut se défendre. Compte tenu de sa méditation précédente sur la connaissance, Paul semble plutôt vouloir dire que la foi, l'espérance et l'amour vont « au-delà » de la connaissance actuelle du croyant, dans son aspect de « vue » (v.12a). Ce n'est pas que ces qualités soient séparées de cette connaissance ou dirigées par quelque principe étranger à la connaissance. C'est plutôt qu'elles saisissent et anticipent, d'une manière autre que notre connaissance actuelle ne peut le faire (quels que soient nos dons spirituels), la perfection de l'ordre qui sera introduit au retour de Christ. Cet « au-delà » eschatologique, en contraste avec la « vue » actuelle du croyant, est indiqué ailleurs. A noter aussi le contraste entre l'amour et la connaissance actuelle du croyant – bien ou mal utilisée – qui structure tout le chapitre 8 de 1 Corinthiens³⁶.

Conclusion

Comment, en général, pouvons-nous déterminer quelles activités de l'Esprit ont été réservées à la période fondatrice de l'Eglise et lesquelles doivent subsister ultérieurement ?

36. Pour la foi, en 2 Corinthiens 5:7 (« nous marchons par la foi et non par la vue ») ; pour l'espérance, en Romains 8:24,25 (« l'espérance qu'on voit n'est plus l'espérance », « nous espérons ce que nous ne voyons pas ») ; pour l'amour et la foi, en 1 Pierre 1:8 (« vous l'aimez sans l'avoir vu ; sans le voir encore, vous croyez en lui »).

La réponse ne consiste pas à établir une distinction quasi-mécanique (dans la liste des dons de Romains 12, 1 Corinthiens 12 et Ephésiens 4) entre les dons extraordinaires qui ont cessé, et ceux qui subsistent, ou, ce qui serait pire, entre les dons surnaturels et naturels.

Une telle approche implique une manipulation incorrecte de l'Écriture. Il est manifeste qu'en 1 Corinthiens 12:12-27 et Romains 12:4-5, les dons énumérés sont intrinsèquement liés à leur exercice. Ils font partie intégrante de la situation d'une Eglise vivante, d'une situation ecclésiale considérée comme une entité indépendante et, en quelque sorte, dégagée des conditions liées à son caractère d'Eglise post-apostolique.

Dans le cadre global, unifié de la composition du Nouveau Testament, les Epîtres pastorales s'adressent, principalement, à l'Eglise post-apostolique, se distinguant ainsi des autres lettres importantes de Paul.

Cet équilibre continuité/discontinuité (des situations apostolique et post-apostolique de l'Eglise) se dégage nettement de la perspective des Epîtres pastorales. Les instructions qu'on y trouve concernant la vie de l'Eglise et l'organisation de son ministère fournissent ce qui est nécessaire pour déterminer quels dons et quels ministères sont destinés à l'Eglise d'aujourd'hui. Pour ce qui est des dons verbaux subsistant aujourd'hui, le principe directeur est « l'Esprit avec la parole ». Autrement dit, l'Esprit agit pour convaincre et illuminer conformément à la tradition ou au dépôt apostolique et, éventuellement, au Canon achevé³⁷.

37. 2 Th 2:15 ; 3:6 ; 1 Tm 6:20 ; 2 Tm 1:12,14.

QUESTION D'ACTUALITÉ

LA GUÉRISON : DEUX APPROCHES

1. Approche biblico-théologique

Il y a actuellement un grand intérêt pour la question des guérisons et d'autres dons spectaculaires.

Comment les conclusions de notre étude dans ce numéro influent-elles sur cette question et sur la place de ces dons dans la vie de l'Eglise ? La guérison et les dons apparentés se distinguent des dons verbaux comme la prophétie et les langues. Ils soulèvent d'autres questions que celles de la révélation et de la source de la Parole de Dieu pour l'Eglise. La conclusion à tirer est que ces dons énumérés en 1 Corinthiens 12:9,29 et présents dans les Actes, surtout lorsqu'ils sont exercés régulièrement par un individu, font partie de la structure de l'Eglise au moment de sa fondation. Ils sont au nombre des « signes des apôtres » au sens large, qui ont disparu de la vie de l'Eglise.

Les ministères contemporains de guérison, exercés par ceux qui prétendent avoir ce don sont loin d'avoir l'ampleur et la puissance souveraine des miracles de Jésus et des apôtres (Mt 4:23 ; Lc 8:43 ; Jn 11:43 ; Ac 5:15 ; 19:11). Il n'y a que les âmes les plus charitables et sans discernement qui puissent admettre que les guérisons actuelles sont les « oeuvres plus grandes » que Jésus a promis à ses disciples d'accomplir, parce qu'il s'en allait auprès du Père (Jn 14:12). Cette promesse se réfère certainement à l'évangélisation des nations du

monde, à accomplir après l'Ascension et la venue du Saint-Esprit (cf. Jn 4:34-38).

Ceci dit, il ne faut surtout pas négliger la volonté et la puissance souveraines de Dieu pour guérir les malades aujourd'hui, particulièrement en réponse à la prière (Jc 5:14,15). Il n'y a rien dans les Ecritures qui nous permette de nier la réalité des guérisons. Ces interventions de Dieu continuent à travers l'histoire de l'Eglise jusqu'à présent. Il n'y a pas de raison valable pour que les chrétiens aujourd'hui doutent de la possibilité de la guérison, même dans le cas de maladies médicalement sans espoir. Ici encore, notre Dieu « par la puissance qui agit en vous peut faire infiniment au-delà de tout ce que nous demandons ou pensons » (Ep 3:20).

Ayant souligné ce point, il convient de préciser que si Dieu guérit, en effet, des maladies jugées incurables par la médecine moderne, cela ne signifie pas pour autant que c'est sa volonté de guérir toutes les maladies, ou même un grand pourcentage des malades. Autrement, la foi prendrait une importance anormale. C'est elle qui, finalement, constituerait le facteur décisif du succès ou de l'échec de la lutte contre la maladie. Cette conception ne tient compte ni du rôle de la maladie dans la vie du croyant, ni du vrai caractère de la foi.

L'expérience de Paul lui-même, racontée en 2 Corinthiens 12:7-9, est révélatrice à cet égard. Bien que la nature exacte de « l'écharde dans la chair » demeure mystérieuse, il s'agit sûrement d'une maladie ou d'une infirmité physique. C'était sans doute une affection persistante et douloureuse. Cette dernière particularité est suggérée par l'image d'une « écharde » et par la description de ses effets avec le mot « souffleter ». Cette affection est *évoquée* plus loin comme accomplie par « un ange de Satan », Satan étant à l'origine de la maladie et de la souffrance (Lc 13:16), même si celles-ci sont envoyées (« données ») par Dieu.

Paul affirme qu'il a supplié le Seigneur « trois fois » de le débarrasser de cette épreuve. Beaucoup d'exégètes anciens (dont Calvin) ont compris cette expression « trois fois » comme une figure de style, signifiant que Paul a prié bien des fois ou longuement à ce sujet. Même s'il faut le comprendre

littéralement, cette expression ne signifie pas « seulement trois fois », comme si l'apôtre priait par intermittence ou sans ferveur. On pense inévitablement à la prière d'agonie que Jésus a prononcée à trois reprises à Gethsémané (Mt 26:44).

L'expression « trois fois » indique que la prière de Paul a été intense et répétée. Paul a cherché le Seigneur de tout son coeur, afin d'être délivré de son affection. Pourtant, le Seigneur ne l'a pas exaucé. Ce refus n'est pas à attribuer à un manque de foi ou à un autre défaut chez Paul. L'ensemble du texte ne permet pas une telle conclusion. Au contraire, le refus du Seigneur d'accorder cette guérison a eu des raisons positives : c'est afin que la grâce suffisante du Christ puisse se manifester et que sa puissance s'accomplisse dans la faiblesse de l'apôtre ; et aussi pour que Paul soit gardé de tout orgueil ou sentiment d'auto-suffisance (cf. Ga 4:13 où Paul indique que c'est à cause d'une maladie qu'il a prêché l'Evangile aux Galates pour la première fois).

Cette expérience est certainement liée aux révélations uniques qu'il a reçues en tant qu'apôtre (v.7). Néanmoins, il n'y a aucune raison de douter que la fonction de son « écharde dans la chair » est celle d'un paradigme des souffrances physiques dans la vie de tous les chrétiens.

Des slogans faciles comme « la guérison est pour aujourd'hui » et « Dieu désire que toutes les maladies soient guéries » tordent l'enseignement biblique et peuvent ébranler gravement la foi de ceux qui sont déjà éprouvés par la douleur ou la souffrance. La confusion créée par ces idées prive les croyants de l'une des grandes bénédictions de Dieu pour son peuple lorsqu'il est dans la détresse, y compris la souffrance physique, à savoir la bénédiction d'apprendre, au sein de l'épreuve, ce qu'a découvert Paul : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort » (2 Co 12:10).

Richard B. GAFFIN

2. La médecine et la guérison divine

Quatre idées-force sont liées à la notion de guérison :

- Dieu participe activement à *toute* guérison ;
- la guérison doit conduire à la guérison de l'être tout entier, l'être intérieur tout comme le corps ;
- toute maladie a un aspect spirituel ;
- de temps à autre, Dieu peut court-circuiter les moyens ordinaires de guérison et faire des choses étonnantes.

A) Dieu participe activement à toute guérison

Quand Jésus était sur la terre, il a eu à faire à des maladies de toutes sortes. Ses disciples ont reçu mission de faire comme lui : « Guérissez les malades, prêchez que le royaume des cieux est proche » (Mt 10:7,8). Il convient d'éviter de s'imaginer que la maladie est une punition de Dieu. Jésus n'a jamais infligé de maladie à quelqu'un pour le punir. Nulle part, il n'est écrit qu'il a renvoyé chez lui un pécheur en souhaitant qu'il ait une crise cardiaque ou une attaque d'apoplexie. La maladie n'est ni une punition, ni une croix à porter que Dieu envoie pour accroître notre foi. Non, Jésus est celui qui guérit.

Toute maladie, tout chagrin, tout malheur, tout tourment qui accablent ce monde, la cruauté, la misère et l'oppression qu'on y voit proviennent, directement ou indirectement, de l'Ennemi. Dieu désire la santé. Il est venu pour sauver. Sa victoire sur le péché, sur la mort et sur Satan a été accomplie à la croix ; elle est attestée par la résurrection du Christ. Dieu est celui qui donne la vie.

B) La guérison doit conduire à la guérison de l'être tout entier, l'être intérieur tout comme le corps

Des exemples de cette approche holistique, de cette union entre le sacerdoce de Jésus, le service de l'autre et la guérison, se trouvent dans les Evangiles. Jésus a commencé par dire à l'infirme descendu par le toit que ses péchés étaient pardon-

nés. Jésus a, d'abord, demandé au paralytique de la piscine de Béthesda s'il désirait devenir sain. Jésus n'a pas laissé partir la femme qui l'avait touché du milieu de la foule et dont l'hémorragie avait été stoppée. Bien qu'il ait guéri quelquefois à distance, Jésus établissait, en général, un contact direct avec les personnes et s'adressait à chacune d'elle d'une manière différente.

Mais ce type d'approche demande du temps et de l'énergie. Il est coûteux. Jésus savait que la femme l'avait touché. Pour nous, nous ressentons cette perte d'énergie lorsque nous nous trouvons confrontés aux problèmes intimes des personnes et à leur complexité. La compassion coûte. Ce coût est l'un des investissements à faire dès lors qu'on exerce un ministère de nature médicale auprès des malades. Il est plus facile d'enseigner la soi-disant science qu'est la médecine que son art ! Or, comme le disait l'un de mes professeurs, « la médecine est faite de 90 % d'art et de 10 % de science ». Ce n'est pas moins vrai aujourd'hui, même si les progrès technologiques ont été immenses depuis plus de trente ans. Toute guérison doit impliquer la personne tout entière, y compris son esprit, si l'on veut que la guérison soit complète.

C) Toute maladie a un aspect spirituel

Cette affirmation découle de la précédente. Si chacun de nous forme un tout, si lorsque j'ai mal à la tête, je me sens mal en général, si une longue maladie peut mener à la dépression, cela vient de ce que l'esprit aussi est impliqué. Le traumatisme émotionnel causé à un enfant à la suite de sévices sexuels peut l'empêcher, une fois adulte, d'avoir un comportement sexuel normal et sain.

« Nul homme n'est une île pour lui-même », a-t-on dit. Et selon le Deutéronome, les enfants souffrent, en effet, des conséquences des péchés commis par leurs parents. Ceci est descriptif et non prescriptif : Dieu ne fait pas souffrir nos enfants ; nous, oui. Dieu est venu pour soulager la souffrance, pas pour l'infliger.

Considérons les trois derniers chapitres de l'épître aux Ephésiens. Ils sont très terre à terre. Tout d'abord, Paul a mené la vie qu'il faut mener. Puis, il évoque les relations avec autrui : en société, à la maison, avec le conjoint, les parents, les enfants, l'employeur et les employés. Au chapitre 6, il exhorte à porter l'armure de Dieu dans la bataille que nous avons à livrer. Spiritualiser cette bataille en pensant qu'elle ne s'applique pas aux questions matérielles, c'est commettre une erreur. Les deux royaumes sont intimement liés.

Notre lutte est dirigée contre « les esprits du mal dans les lieux célestes » (Ep 6:12). Ceci ne veut pas seulement dire lutte contre l'orgueil ou tel autre péché, mais aussi résistance contre la souffrance et la maladie. La Bible affirme qu'il existe des êtres spirituels mauvais qui exercent une influence pernicieuse sur l'homme. C'est en terme de jalousie paranoïde que nous décrivions, aujourd'hui, l'attitude de Saül envers David. Les Ecritures font état, à son sujet, d'un esprit malin (1 S 19:8-10). D'après les descriptions de l'Evangile, le diagnostic d'épilepsie peut être formulé pour certaines personnes. Ces diverses personnes ont été guéries par le simple fait de chasser les esprits démoniaques. En considérant un malade souffrant de colite ulcéraire, dont la maladie a totalement changé la personnalité, il est aisé de comprendre que l'on puisse être spirituellement opprimé. Il est aussi impossible de dire que les maladies sont uniquement causées par des démons que d'affirmer que les démons sont des inventions de l'imagination.

Un livre intitulé *Guérison*, écrit par un prêtre catholique, distingue trois types de maladie ou malaise :

« Malaise de l'âme causé par nos propres péchés. Malaise affectif et troubles causés par les blessures affectives dans le passé. Maladie physique causée par un microbe ou un accident, par exemple. Les trois peuvent être causés ou aggravés par l'oppression spirituelle. »

L'auteur suggère de se repentir par la prière dans le premier cas, de prier pour notre guérison ou la guérison de nos souvenirs dans le second cas (qui peut inclure le pardon), et de prier pour notre guérison physique dans le troisième cas. Enfin, il conseille de prier pour que le Seigneur nous aide dans le cas de maladie accompagnée d'une oppression spirituelle.

Les médecins chrétiens ont à être conscients que la guérison suppose autre chose que la médecine, la chirurgie ou l'aide psychologique. Ils doivent savoir, en effet, que d'autres forces sont à l'oeuvre pour rendre ce monde plus misérable.

***D) De temps à autre, Dieu peut court-circuiter
les moyens ordinaires de guérison
et faire des choses étonnantes***

Dans un sens, il n'y a rien de miraculeux dans la transformation de l'eau en vin ! Cela se produit dans chaque vigne, à chaque vendange. Mais, en général, il faut à peu près trois mois à la pluie pour effectuer le trajet du ciel à la terre, puis au raisin et, enfin au vin. Ce qui est inhabituel, c'est la rapidité de la transformation que Jésus a opérée aux noces de Cana (Jn 2). Dieu peut court-circuiter le processus de guérison habituel et il le fait de temps en temps, de façon heureusement imprévisible.

Il y a quelques années, une jeune femme a demandé que l'on prie pour la guérison de la maladie de l'utérus dont elle était atteinte. A ma surprise, ces prières ont été exaucées. Sa guérison ne dépendait pas, heureusement, de mes convictions ! Il est difficile à un médecin, qui a l'habitude de voir des cancers, d'entendre des souffles au coeur, de s'affliger sur l'irrémediabilité du SIDA ou de la schizophrénie, d'envisager autre chose que le triste et inexorable cheminement de la souffrance. Pourtant, il doit apprendre à se reposer en Dieu, et le regarder agir. Bien connaître la pathologie présente un avantage. Cela permet de percevoir comment un corps malade se transforme, dans les mains du Seigneur, en tissu sain.

Dieu nous demande de prier dans toutes nos maladies afin qu'il nous soutienne dans l'épreuve ; il est actif dans toute guérison, il guérit et, parfois, il le fait de façon surprenante. Ne le sous-estimons pas. Vivons dans l'espérance et louons-le.

David H. BARNHOUSE
médecin à Pittsburgh
(Pennsylvanie), Etats-Unis

NOUS REPOSER EN TOI

Hélas ! Seigneur, nous ne sommes pas dignes que la terre nous soutienne, ni de jeter les yeux au ciel ...

Mais veuille ne pas détourner ta face de nous ;
regarde avec pitié non pas à nous, mais en ton Fils Jésus-Christ ;
fais-nous ce bien que nous n'allions point à d'autre dieux qu'à toi,
fais-nous ce bien d'observer ton saint repos en nous reposant de nos œuvres, afin de te laisser besogner en nous.
Amen.

Prière de Pierre Viret (1511-1571), dans *Prières de tous les temps. La tradition calvinienne* (C.L.D. : Chambray, s.d.), 41. Viret, réformateur proche de Calvin, qui a travaillé en Suisse et dans le Midi de la France, est connu pour son ouvrage *Instruction chrétienne en la doctrine de la Loi et l'Evangile* (1563).

CARREFOUR THEOLOGIQUE 1996 DE LA FACULTE LIBRE DE THEOLOGIE REFORMEE D'AIX-EN-PROVENCE

Il aura lieu du 8 au 10 mars et le thème choisi pour cette année est :

Luther et/ou Calvin

Parmi les intervenants : les professeurs J. ANSALDI,
F. GONIN, M. LIENHARD, P.E. METZGER,
O. MILLET, G. VAN DE GRAAF
ainsi que les professeurs de la Faculté d'Aix.

Renseignements et inscriptions à la Faculté :
33 av. Jules-Ferry, 13100 Aix-en-Provence.
Tél. 42 26 13 55 ; Fax 42 93 22 63

**AVEZ-VOUS PENSÉ A RENOUVELER
VOTRE ABONNEMENT POUR 1996 ?**

UN CAPITAINE DE L'ÉGLISE

RUBEN SAILLENS (1855-1942)

Sa pensée et son œuvre

Jules-Marcel NICOLE*

Les soixante-huit ans du ministère exceptionnellement fécond et varié de Ruben Saillens ont pris fin en 1942. Quel témoignage reste-t-il de ce labeur inlassable ?

I. Le don littéraire

Une oeuvre littéraire appréciable par son ampleur, et plus encore par sa qualité. S'il s'était consacré tout entier à l'art comme il s'est consacré au service de Jésus-Christ, R. Saillens aurait sans doute eu sa place au Parnasse, et son nom figurerait dans les manuels. Cependant, le nombre des personnes qui sauraient ses vers par coeur serait probablement moins grand qu'il ne l'est. Des cent quatre-vingt cantiques qu'il a composés, combien figurent toujours, aujourd'hui, au premier rang des plus populaires parmi le peuple chrétien !

* Le professeur Jules-Marcel Nicole, de l'Institut Biblique de Nogent-sur-Marne, a été pendant de longues années le collaborateur de Ruben Saillens. Cet article publié dans *La Revue de théologie et d'action évangélique* en 1942, dans un style sans doute de son époque, nous rappelle combien est grand, en France aujourd'hui, le besoin de voir se lever des ministres de la Parole de la trempe d'un Saillens ou d'un Spurgeon. Les sous-titres ont été ajoutés.

Le chantre a quelquefois fait oublier le poète. Or, le cantique est un genre très spécial où Saillens a sans doute excellé. Mais le reste de son oeuvre poétique, moins connue, n'est pas à dédaigner : d'autant moins que la littérature française, si riche à tant d'égards, est assez pauvre en poésie chrétienne, et très pauvre en poésie d'inspiration protestante. Il serait désirable que ces morceaux où l'émotion la plus noble et la plus touchante s'exprime dans une belle forme classique soient ré-imprimés; les recueils anciens, *A mi-voix*, *Pour lui seul*, étant depuis longtemps épuisés, et beaucoup de pièces n'ayant paru qu'ici ou là, sur des feuilles volantes. Qui les connaît ?

En prose, il nous reste quelques ouvrages de théologie, sur lesquels nous reviendrons plus loin. Mais il convient de mentionner les *Récits et allégories*, et les *Contes du dimanche*. L'une de ses nouvelles, *Le père Martin*, traduite sans nom d'auteur dans une feuille religieuse étrangère, est tombée sous les yeux du romancier russe Tolstoï, qui la jugea si belle qu'il en publia, sous son nom, une adaptation à peine modifiée. Un plagiat de ce genre en dit plus long que tous les éloges. Sans doute, les autres nouvelles n'ont-elles pas toutes la valeur du *Père Martin*, mais dans toutes, il y a de la fantaisie, du charme, joints à un style étonnant de vivacité et de précision.

A ce propos, soulignons que ce brillant orateur connaissait parfaitement la différence entre le langage écrit et le langage parlé. Dans ses livres, il savait éviter la verbosité qui sied au discours ; quand il lui arrivait de lire en public un travail rédigé d'avance, invariablement il allégeait par quelques adjonctions improvisées une matière trop dense pour l'attention d'un auditoire moyen.

II. Saillens avait une vision

Le pasteur Saillens se distinguait par son esprit d'entreprise. Agé de quatre-vingt-six ans, exilé de son domicile habituel, il songeait encore à grouper des élèves pour les former en vue du service évangélique ! Il laisse derrière lui plusieurs oeuvres qui lui doivent leur origine :

– c'est une Eglise florissante, le Tabernacle de Paris, foyer de lumière dans un quartier populeux de la capitale, et dont l'influence rayonne sur plusieurs villes de banlieue, et jusqu'à l'étranger, en Côte d'Ivoire ;

– c'est l'Institut Biblique de Nogent, où de nombreux jeunes gens et jeunes filles se sont préparés à un ministère qu'ils exercent à l'heure actuelle dans quatre continents.

– c'est l'oeuvre des Conventions Chrétiennes en France et en Suisse. La première, celle de Chexbres-Morges, fondée en 1907, constituait une innovation dans les pays de langue française. Pour la première fois, on voyait des pasteurs et des laïcs des diverses églises et des assemblées dissidentes collaborer entre eux, et cela sur une base nettement évangélique. Plus tard, à Nîmes, à Lézan, des manifestations analogues furent organisées. La formule a fait école. Aujourd'hui, l'on aurait de la peine à se représenter notre protestantisme sans ces rencontres qui contribuent largement au réveil des âmes et au rapprochement des croyants.

Mentionnons encore les Unions de Chrétiens Evangéliques, filles des Conventions de Lézan et de Morges. Il n'est pas nécessaire de rappeler le rôle que celle de France a joué dans le mouvement de fidélité qui aboutit au maintien des Eglises Réformées Evangéliques Indépendantes en 1938.

III. L'évangéliste

Chacune de ces oeuvres aurait suffi pour donner à leur organisateur des droits à la reconnaissance du peuple chrétien. Cependant, si utiles qu'elles aient été et soient encore, les oeuvres ne constituent probablement pas *l'oeuvre* la plus importante de R. Saillens.

Il y a la multitude des âmes qui se sont converties à son appel. On a pu critiquer la méthode des « cartes de décision ». On n'est pas obligé de se sentir appelé à la pratiquer. Mais nul ne peut nier que le message ait été efficace pour des milliers de personnes. Un évangéliste qui a présidé des missions dans une soixantaine de paroisses en France et en Belgique pouvait rendre ce témoignage qu'il n'y en avait guère où il ne rencontrât quelque fidèle venu à la foi par le ministère de R. Saillens.

Et combien de chrétiens qui, par son intermédiaire, ont été édifiés, ramenés à la Bible, débarrassés de tel interdit ou de telle erreur moderniste ! Plusieurs pasteurs ont été orientés dans un sens nouveau après l'avoir rencontré.

A l'époque de Saillens, la foi évangélique était bien gravement battue en brèche. Honneur à ceux qui ont eu le courage, dans ces temps mauvais au point de vue théologique, de maintenir la saine doctrine et de la propager. Ils ont opéré la « suture » entre les réveils d'autrefois et la foi évangélique d'aujourd'hui.

Le secret d'un ministère si fécond est à chercher avant tout dans la grâce souveraine de Dieu. Il appelle qui il veut, pour la tâche qu'il veut, et départit à chacun les dons comme il lui plaît.

Néanmoins, il y a la part du serviteur, lequel a consacré ses forces sans réserve au Maître, et n'a reculé devant aucune souffrance, aucun opprobre, lorsque les intérêts du Royaume étaient en jeu. Ajoutons que l'harmonie d'une oeuvre variée et vaste comme celle que nous venons de décrire provient d'un solide travail de la pensée, sur lequel il faut maintenant que nous nous arrêtons.

IV. Des capacités extraordinaires

Ce travail a parfois été méconnu, et cela pour diverses raisons. D'abord R. Saillens était autodidacte ; il n'avait pas passé par la filière ordinaire des études supérieures ; et, dans sa grande humilité, il était prompt à déplorer des lacunes dans son instruction. Or, il a vécu dans un siècle hanté par l'importance des diplômes, où la culture la plus authentique risquait de ne pas être appréciée à sa valeur quand elle était dépourvue de l'estampille officielle. Surtout, c'était le temps où une théologie prétendue libérale était seule censée digne d'emporter l'adhésion d'un esprit éclairé, où les orthodoxes étaient gratuitement accusés d'être bornés et retardataires.

En réalité, ceux qui ont approché R. Saillens de près ont pu constater que sa puissance intellectuelle ne le cédait en rien à ses dons oratoires ou littéraires.

Rappelons qu'il avait acquis par ses efforts et ses lectures une érudition très supérieure. Peu de professeurs de lycée lui auraient damé le pion en littérature ; dans sa jeunesse, il pouvait réciter des tirades de Victor Hugo pendant des heures ; et jusque dans la blanche vieillesse, il se tenait au courant de ce que les auteurs contemporains produisaient de meilleur. Or, la littérature touche à tous les sujets et, grâce à son excellente mémoire, il avait accumulé une foule de notions dont il se servait avec une parfaite aisance.

Ses connaissances historiques étaient, elles aussi, précises et étendues. Il savait tout ce qui s'était passé dans les diverses rues de Paris, et rien n'était plus intéressant que de traverser avec lui la capitale, sauf peut-être de se promener en sa compagnie dans les Cévennes.

Il avait une grande curiosité d'esprit ; il était porté à la spéculation ; par exemple, il n'aimait rien tant, dans la société de ses amis, que d'épiloguer sur les textes difficiles de la Bible.

Cette hardiesse de la pensée aurait pu devenir dangereuse si elle n'avait été contrebalancée par une remarquable probité intellectuelle. Il faisait le départ entre les hypothèses et les certitudes. En chaire, il ne prêchait pas ce qui était problématique ; c'est ce qui donnait à son message tant d'autorité. Un de mes amis soulignait qu'il aurait peut-être été malhabile à manier certains outils, mais qu'il ne parlait jamais de n'importe quel métier en termes inexacts. Quand il ignorait quelque chose, il l'avouait sans ambages, mais quand il était affirmatif, c'est qu'il était sûr de son fait. On ne se le représente pas en train de *bluffer*. Aussi ne l'ai-je guère entendu prononcer sur une question quelle qu'elle soit un jugement téméraire, formulé sans connaissance de cause.

Son intelligence était prompte. Il saisissait la réalité d'une manière intuitive, d'un coup, et ne s'embarquait pas dans de longues discussions ou des démonstrations filandreuses. Cela apparaît dans son manuel de dogmatique, *Le mystère de la foi*, où l'on chercherait en vain les subtilités théologiques qui plaisent à certains spécialistes (et l'on peut se demander s'il n'entre pas dans ce plaisir un élément de curiosité impertinente et profane), mais qui rebutent les âmes simples et

pieuses. Dans ses prédications aussi, il allait droit au but. Son argumentation était toujours aisée à suivre, et par là d'autant plus convaincante. Il n'était jamais à court d'images suggestives. La vivacité de son intuition lui faisait en quelque sorte *voir* la vérité abstraite et lui permettait de la dépeindre sous une forme colorée et prenante.

Son intelligence alerte se manifestait par des saillies, où, brusquement, l'idée semblait éclater dans le feu du discours. Il faisait ressortir le caractère absurde de l'erreur avec un humour tantôt bonhomme, tantôt dramatique, qui rappelait celui des vieux prophètes.

Ajoutons qu'il possédait cet attribut éminemment français d'une tête logique. Parmi les prosateurs, il accordait la préférence à Pascal, dont la rigueur mathématique lui convenait. Il sentait le lien organique qui rattache entre eux les divers éléments de la révélation ; et cela le rendait absolu sur certains points de doctrine qui sans doute, il le reconnaissait volontiers, n'étaient pas en soi une affaire de salut, mais dont l'abandon pouvait, de déduction en déduction, compromettre la foi aux vérités essentielles.

V. La centralité de la croix

Ceci nous amène à tenter d'esquisser les grandes lignes de la pensée de R. Saillens. Elle trouvait son pivot au point central de l'Évangile, la rédemption par le sang du Fils unique. Le titre de son premier ouvrage théologique, *La croix de Jésus-Christ et l'évangélisation*, est significatif.

Une expérience personnelle profonde lui avait communiqué une vision dramatique de la perdition humaine et de la grâce divine, manifestée au Calvaire. Aussi, c'est ce thème qu'il a chanté dans ses plus beaux cantiques, qu'il a prêché inlassablement pendant son long ministère, auquel il revenait sans cesse dans ses exposés doctrinaux. Quand il l'abordait, son cœur lui dictait des accents toujours inédits ; on pouvait l'avoir entendu vingt fois, trente fois sur ce sujet, on était ému, étonné comme si c'eût été la première. Je l'ai entendu dire :

« Toutes les hérésies proviennent de l'exagération d'une vérité ; mais je n'en connais point qui ait exagéré la valeur du sacrifice expiatoire de Jésus-Christ ; car cette valeur ne saurait être exagérée. » « De même, disait-il encore, que dans chaque village de France, il y a une route qui mène à Paris, de même, dans chaque verset de la Bible, il y a un chemin qui conduit à la croix. »

C'est autour de ce pivot que viennent se grouper les traits caractéristiques d'un enseignement théologique simple et robuste.

R. Saillens a laissé le souvenir de quelqu'un qui fut, dans toute l'acception du terme, un homme de la Bible. Ce n'est pas qu'il eût un respect superstitieux pour la lettre en elle-même. Mais la Bible, c'est le Livre qui nous fait connaître le Crucifié ; c'est aussi le Livre que le Sauveur, avant et après sa résurrection, a sanctionné sans réserve. Et par égard pour l'autorité du Maître, il était intransigeant sur la question de l'inspiration. Il lui fallait, selon une formule qui restera liée à sa mémoire, « le Christ tout entier dans la Bible tout entière » ; et il savait que toucher à l'Écriture, c'était porter atteinte au Fils de Dieu.

VI. L'unité évangélique

R. Saillens a été le vivant symbole du Réveil au début de ce siècle. A tous ceux qui n'étaient chrétiens que de nom ou de forme, il a répété la nécessité de la conversion individuelle, du don complet de soi. S'il a tenu à ce message, s'il l'a proclamé avec sévérité et avec tendresse, c'est qu'il y voyait le corollaire du sacrifice divin, le côté humain de la rédemption.

R. Saillens a été vivement préoccupé par les questions ecclésiastiques, principalement à la fin de sa vie. On trouve un écho de ces préoccupations dans son dernier opuscule, qu'il a publié à plus de quatre-vingts ans, *Le mystère de l'Eglise*. C'est qu'il voyait dans l'Eglise invisible l'objet de l'amour rédempteur, dans l'Eglise locale la messagère de cet amour, la famille spirituelle où le racheté doit se développer.

Enfin R. Saillens a travaillé plus qu'un autre au rapprochement entre chrétiens évangéliques de toutes dénominations.

Cet effort pourrait surprendre chez un homme d'Eglise, attaché à certaines formes d'organisation. Mais il ne surprend pas chez un croyant qui mettait la Croix au-dessus de tout, et qui pouvait communier avec tous ceux qui se réclamaient du Sauveur crucifié et le proclamaient selon la vérité.

Conclusion

A l'occasion de ses noces d'or, quelqu'un soulignait que ce ministère exceptionnel avait eu sans doute son côté lumineux, connu du public, des succès, du fruit, des résultats ; mais qu'il ne fallait pas oublier l'autre côté, plus caché, les épreuves, les animosités, les calomnies qui en avaient marqué les étapes. Lorsque le jubilaire fut appelé à prendre la parole, il ajouta qu'il existait encore un côté à son ministère, et dont on n'avait pas parlé : celui des chutes, des insuffisances, du travail non fait, ou mal fait ; et que ce côté-là se présentait plus souvent à son esprit que les deux autres.

Il ne faut donc pas avoir l'air de croire qu'il n'y a pas eu d'ombres au tableau. Cependant, l'on ne peut que bénir « le Père des lumières », de qui viennent « toute grâce excellente et tout don parfait », pour l'oeuvre si féconde, pour la pensée si vraie que nous avons essayé d'évoquer.

Puisse-t-il nous rendre, les uns et les autres, fidèles à cette pensée, fidèles au Christ de la Bible, et par là capables de travailler, dans la mesure de nos forces, à la même oeuvre, dans le même esprit.

DES LIVRES A LIRE

Wolfgang Bühne : *La troisième vague ... le plus grand réveil de l'histoire de l'Eglise* (Genève : La Maison de la Bible/Christliche Literatur- Verbreitung, 1994)

En Corée, une Eglise de plus de 700 000 membres ; partout sur la planète, de grands « shows » évangéliques réunissant plusieurs milliers, voire plusieurs dizaines de milliers de personnes ; la plus grande tente d'évangélisation du monde (34 000 places)... et 35 millions de chrétiens qui se situent, aujourd'hui, dans cette mouvance qu'on désigne sous le nom de « troisième vague » ... voilà de quoi, en effet, susciter l'examen de cette proposition inscrite en sous-titre du livre, et reprise des affirmations des leaders du mouvement : « nous sommes entrés dans le plus grand réveil de l'histoire de l'Eglise ».

Wolfgang Bühne nous propose, tout au long des pages, de mieux connaître et de comprendre ce phénomène, de porter également un regard critique sur l'enseignement et les pratiques des responsables, et aussi de recevoir quelques interpellations.

Le sujet est important ; toutefois l'ouvrage n'est pas d'une grande qualité logique et littéraire. Les chapitres sont de proportions trop inégales, les thèmes ne sont pas toujours traités de manière rationnelle et l'on doit quelquefois démêler les véritables argumentations des simples opinions de l'auteur. Le texte originel allemand est traduit de manière agréable ; cependant le choix fait par l'éditeur de ne prendre qu'une partie de l'oeuvre d'origine et d'y ajouter quelques chapitres, du même auteur, puisés ailleurs est, sans doute, responsable d'une bonne part des nombreuses répétitions des idées, et donc du caractère un peu laborieux de la lecture.

Ceci dit, l'analyse d'un phénomène aussi diffus n'est pas chose aisée. La « troisième vague » – c'est ainsi que les partisans du mouvement aiment à définir leur mouvance – se situe dans la perspective du réveil de Pentecôte du début du siècle (1^{re} vague) et dans celle du Renouveau charismatique des années 60-70 (2^e vague). Autrement dit, nous avons à faire à la « troisième vague du Saint-Esprit », qui puise bien des caractéristiques dans les deux premières, mais qui se spécifie surtout par des manifestations de puissance et, en conséquence, par une « évangélisation de puissance ».

Pour entrer plus à fond dans la pensée et les pratiques du mouvement, Wolfgang Bünhe nous entraîne à la découverte de quatre personnages qui, chacun avec son style propre, ont une influence déterminante quant au développement et aux orientations de cette « troisième vague ». Il s'agit des Américains Peter Wagner et John Wimber, du Coréen Paul Yonggi Cho et de l'Allemand Reinhard Bonnke.

Missionnaire et membre fondateur du Mouvement de Lausanne, Peter Wagner, autrefois dispensationnaliste et critique du pentecôtisme, évolue dans les années 70 vers une conception selon laquelle l'évangélisation classique ne peut réussir tant qu'elle n'est pas accompagnée de « signes et de miracles ». Ses recherches et ses nouvelles convictions furent mises en pratique avec succès (il reçut le pouvoir « par la prière, de rallonger les jambes des estropiés ») au sein d'une Eglise traditionnelle, dès les début des années 80.

John Wimber, amené à la foi en 1962, pratique très tôt le « parler en langue » et fut, pendant un temps, pasteur assistant d'une assemblée quaker. A la fin des années 70, les réunions de maison qu'il a créées connaissent une telle affluence qu'il fonde sa propre Eglise, la « Vineyard Christian Fellowship », qui est complétée, plus tard, par le « Vineyard Ministries International ». Avec sa femme, il fait l'expérience de « la puissance qui sortait de leurs mains ». Quand ils touchaient les gens, ceux-ci tombaient à la renverse. John Wimber n'a pas vraiment de théologie ; il développe surtout une connaissance expérimentale du pouvoir de l'Esprit, qui lui permet de récupérer, dans des audaces oecuméniques, les enseignements d'un prêtre qui croit au pouvoir de guérison des sacrements et, même, les miracles de Lourdes.

Paul Yonggi Cho, le pasteur de la plus grande Eglise du monde et fondateur du « World Mission Center », se caractérise par des enseignements – que l'auteur stigmatise sévèrement – sur « la pensée positive », sur « la visualisation » et « la quatrième dimension », ainsi que sur le pouvoir créateur de la parole exprimée. Ces procédés, qui ont pour but de rendre le Christ présent et efficace, ont été suggérés, à Yonggi Cho, par le milieu bouddhiste, qu'il a connu avant sa conversion, ainsi que par les hypothèses d'un neurochirurgien.

Quant à Reinhard Bonnke, issu d'un milieu pentecôtiste, il est assurément le plus enthousiaste (ou le plus mégalomane !) de tous les évangélistes. Il a révélé que le Seigneur lui avait communiqué ces paroles : « Le temps de la faucille est révolu, voici venu le temps de la moissonneuse-batteuse ». Tout comme pour Yonggi Cho, son

message rejoint celui de l'évangile de la prospérité ; et, tout comme Wimber, il est convaincu d'avoir le pouvoir de transmettre des dons spirituels par imposition des mains.

Cette présentation, soutenue par des citations et des exemples, est fort instructive pour qui se reconnaît bien ignorant sur le sujet.

La partie critique, un peu disséminée dans le livre, est d'une inégale qualité. Toujours très (trop !) brève – ce qui est inévitable, vu la palette de sujets à aborder – elle est souvent ponctuée de récapitulations ou de thèses.

- Les pensées et pratiques qui s'apparentent dangereusement au spiritisme sont justement relevées et dénoncées, mais ne font malheureusement pas l'objet d'une réflexion théologique.

- Les quelques lignes sur « le baptême dans l'Esprit » offrent une approche « historique » du concept, à l'opposé des conceptions existentielles, non seulement des cercles pentecôtisants, mais aussi de la large mouvance évangélique à tendance piétiste. Ces dernières sont, néanmoins, rappelées et font l'objet d'une petite bibliographie.

- La question des signes et miracles, et celle concernant les guérisons sont abordées de manière convaincante, même si quelques généralisations demanderaient à être nuancées. On relèvera avec intérêt l'argumentation visant à montrer que la guérison n'est pas incluse dans l'oeuvre expiatoire de la croix.

- Les diverses pratiques d'imposition des mains font également l'objet d'une recherche biblique, brève mais intéressante.

- Sont évoquées, aussi, les questions touchant à la possession et à l'exorcisme, de même que les fameuses chutes désignées « repos dans l'Esprit » par les adeptes du mouvement.

- Sur « le parler en langue », on regrettera que l'auteur n'ait présenté qu'une thèse qui ne rend justice qu'à un aspect des informations bibliques sur le sujet ; ce qui entraîne à considérer, à tort nous semble-t-il, « le parler en langue » dont il est question dans la Bible comme étant toujours l'énoncé d'une véritable langue étrangère.

- L'évangile de la prospérité est facilement combattu à l'aide d'un grand nombre de passages bibliques. Par contre, l'auteur passe trop rapidement sur le procédé, si en vogue dans le mouvement, de « la tactique spirituelle ». On aurait souhaité qu'il soit plus théologiquement et plus solidement examiné.

Ceci dit, on se méprendrait si on considérait cet ouvrage comme une production de nature polémique. Wolfgang Bünhe relève plusieurs fois les bonnes intentions, ou les côtés positifs de ces prédica-

teurs de « l'évangile de puissance ». En réalité, son objectif est double : en premier lieu, bien entendu, il veut mettre en garde le monde évangélique contre cette dérive possible (d'autant plus que « la troisième vague » se donne justement pour objectif d'amener au « plein évangile » ceux qui, jusque-là, ont résisté à la première et à la deuxième vagues), mais il souhaite également amener le monde évangélique à une prise de conscience de ses propres faiblesses et de son manque de consécration. Selon la logique (contestable quant à son fond !) qui consiste à dire que l'hérésie apparaît toujours sur le terrain d'une Eglise infidèle ou endormie, il veut interpeller ses lecteurs en brossant un tableau des faillites particulièrement mises en évidence par la spiritualité et la pratique des réveils charismatiques.

Chacun pourra puiser ce qu'il juge bon dans ce travelling critique sur l'Eglise d'aujourd'hui, mais à l'évidence, Wolfgang Bünhe aura atteint son but si chacun est conduit à faire son *mea culpa*.

Le livre se termine par un compte-rendu de la conférence tenue à Nuremberg, du 7 au 10 novembre 1991, en présence de Peter Wagner, du « Mouvement de croissance de l'Eglise » et du « Renouveau spirituel de l'Eglise protestante ».

Daniel BERGÈSE,
animateur biblique, Nîmes

Jean Cadier : *Le matin vient* (Paris : Les Bergers et les Mages, 1990)

Le livre de Jean Cadier, écrit au soir de sa vie, rapporte des événements qui se sont déroulés au tout début de son ministère, entre 1923 et 1938.

Cet ouvrage a la forme d'un simple témoignage, avec l'aveu des découvertes, des émotions, des échecs ; il a la forme d'un récit avec les anecdotes, les détails pittoresques et la trame des événements ; il a la forme d'une chronique avec les dates, les noms de lieu (Dieulefit, Valdrôme, Crest, Mazamet, Montauban, Genève, ...), les noms de personnes (dont beaucoup sont connus).

C'est ainsi que l'on prend conscience que ce réveil ne s'est pas passé en Angleterre au siècle dernier ou sur quelque terre lointaine, mais dans la vallée de la Drôme, il y a à peine plus de 60 ans.

Les convaincus et les sceptiques ne pourront être que captivés par ces pages qui conjuguent Réforme et Réveil. C'est une démonstration qui vaut par les fruits qu'elle a portés, dans les vies et dans la

pertinence des écrits de l'époque (notamment le mensuel *Le matin vient*) dont on trouvera de nombreuses citations. Une démonstration qui vaut aussi par le nom de celui qui la rapporte : jeune pasteur « entraîné dans les hypothèses les plus aventureuses de la critique moderne », contraint dès le premier contact avec le réveil « à refaire sa théologie sur le terrain », en priant et en prêchant : « C'est ainsi que je suis devenu calviniste sans le savoir ... », écrit Jean Cadier. Parmi les principaux artisans de « l'unité », de 1933 à 1938, puis professeur et doyen de la Faculté de Théologie de Montpellier, il sera encore Président de la Société Calviniste de France.

A l'heure où, une fois de plus, raison et émotion se font face dans les Eglises, le récit de Jean Cadier rappelle que l'Evangile n'est ni raisonneur, ni émotionnel : il est une puissance du Dieu vivant, dès lors que ses affirmations centrales ne sont pas accommodées ou atténuées. Proclamation ou appel, les grandes doctrines de la Réforme sont faites pour introduire ou encadrer le réveil venu de Dieu.

Pourquoi cela n'a-t-il plus été le cas après 1938 ? ... Pourquoi n'est-ce pas le cas aujourd'hui ? Ce livre est aussi un appel à se lever.

Charles Nicolas,
pasteur à Vauvert

Jean Calvin : *L'Harmonie évangélique*¹ (Aix-en-Provence : Ed. Farel et Kerygma, 4 vol. , 1995)

On a retrouvé, dans les archives du Gers, le catalogue de la bibliothèque de l'abbaye cistercienne de l'Etoile, sise à une trentaine de kilomètres à l'est de Poitiers. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une ruine qu'on essaie de restaurer. On se met à rêver, sur les vestiges d'une vie communautaire disparue et à ce qui s'y lisait. Dans ce catalogue daté de 1759, on trouve, bien sûr, de vénérables ouvrages théologiques en latin et, ô surprise, deux commentaires de *L'Harmonie évangélique* de Jean Calvin (l'un en français, l'autre en latin).

Des moines lisaient donc Calvin ! Pour la polémique sans doute, mais l'abbaye de l'Etoile n'est pas implantée dans une région protestante. Et puis *L'Institution chrétienne* aurait été plus adéquate ; on n'en trouve pas trace dans le catalogue, alors qu'il y a un autre ouvrage protestant consacré au livre des Actes. Est-ce par polémique

1. Il s'agit des commentaires, en parallèle et en français modernisé, des Evangiles de Matthieu, Marc et Luc.

ou pour l'édification que ces moines lisaient Calvin ? Peut-être pour les deux !

Quand je suis sur les ruines de l'Etoile, je me mets à rêver à ces moines qui lisaient ce commentaire et me demande dans quels presbytères protestants on le fait encore.

Il me paraît ridicule de vouloir comparer un commentaire de Calvin avec un commentaire exégétique moderne : ils n'ont pas le même but. Un commentaire moderne s'intéresse principalement au texte lui-même ; c'est ce qui en fait la richesse et je n'émet aucun jugement de valeur. Les commentaires de Calvin sont d'une autre nature : ils s'intéressent à la personne du Christ. Bien sûr, Calvin n'est pas et ne sera pas le seul à le faire ; bien des modernes le font et Calvin s'intéresse aussi au texte.

Il suffit, d'ailleurs, de relire l'Argument pour s'en convaincre en prenant deux exemples. En premier, Calvin note que le mot *Evangelium* est d'un emploi spécifique : *c'est une chose certaine que ces histoires n'ont point reçu le titre d'Evangelium par d'autres que par ceux mêmes qui en sont les auteurs*. Le mot désigne un genre littéraire qui ne peut se comparer par ailleurs. En second, il exprime son désaccord avec l'opinion, courante en son temps et fondée sur Jérôme, selon laquelle Marc ne serait qu'un résumé de Matthieu. Calvin souligne que *Marc a une autre façon de traiter les choses. Il rapporte aussi quelques choses que l'autre (Matthieu) avait omises, et même parfois en rapportant une même chose, il est plus long*. Calvin redonne sa place à Marc, ce qu'on fera plus tard.

Calvin n'est nullement troublé par les apparentes contradictions entre les trois *Evangelia*. Dans certains cas difficiles, il reconnaît qu'on peut hésiter, et il donne son avis personnel qui peut être discuté. Souvent, on pourrait penser qu'il s'en tire facilement par une sorte de concordisme entre les textes. Mais ce qui domine en Calvin, c'est l'idée de la cohérence de l'Ecriture, laquelle est structurée par la personne même du Christ. Un tel commentaire nous raconte Jésus-Christ. Il est une autre forme de l'Evangelium ; il se veut Parole de Dieu au même titre que la prédication.

C'est pourquoi ces commentaires de Calvin gardent toute leur actualité, tout comme certains commentaires des Pères de l'Eglise. Ils sont de tous les temps, même si certains ne les trouvent pas scientifiques (leur intention n'est pas la même), même si d'autres trouvent dépassées les attaques contre les papistes et les sorbonnistes (c'est pourtant dans ces passages polémiques que le français Calvin est plein de verve et de saveur).

Calvin est bien plus qu'un théologien partisan. Il est profondément enraciné dans la tradition de l'Eglise et dans la foi trinitaire. Ses commentaires sont, au plein sens du terme, oecuméniques, c'est-à-dire pour tous les temps et pour toute l'Eglise. Aux yeux de Calvin, respecter le texte n'est pas faire du fondamentalisme ; c'est refléter et exprimer la vie profonde du Christ envoyé par le Père pour le salut des hommes dans la vie de l'Esprit. Un commentaire est une forme de nourriture.

Des moines lisaient ce commentaire de Calvin ; il n'est pas interdit de le faire encore aujourd'hui. les Editions Farel et Kerygma viennent de terminer l'édition en quatre volumes du commentaire sur *L'Harmonie évangélique* : que l'on prenne « un temps de moine » pour savoir en profiter, s'en nourrir et en vivre.

Alain-Georges MARTIN
professeur à la Faculté de Théologie Réformée d'Aix

LA TERRE ET LE CIEL

Seigneur,
Je vis ici, comme un poisson dans un bocal
– juste assez d'eau pour rester en vie ;
 mais au ciel, je nagerai libre, comme dans l'océan.
Ici, je n'ai que peu de souffle en moi
– juste assez pour me maintenir en activité ;
 mais au ciel, je respirerai les bouffées d'oxygène du paradis.
Ici, un éclat de soleil éclaire mes ténèbres
– un rayon de chaleur pour dissiper la gelée ;
 mais là-bas, je vivrai dans la lumière et la chaleur éternelles.
Mes désirs naturels, déformés, m'égarent
– dans ta miséricorde tu les fais mourir.
Mes élans spirituels ont tous leurs racines en toi
– tu les arroses et les fait croître.
Fais que j'ai faim et soif des choses d'en-haut.
Ici, je peux posséder les choses du monde
 là, Jésus-Christ sera ma portion.
Ici, ma vie et ma prière sont comme incomplètes
 là, l'assurance est sans soucis, les requêtes exaucées.
Ici, que de comforts grossiers, plus fardeaux que bénédictions,
 là, la joie n'est pas teintée de tristesse,
 les biens n'apportent pas l'anxiété,
 l'amour est sans inconstance,
 le repos sans le vide de la lassitude.
Accorde-moi la certitude que le ciel est tout amour,
 que l'œil y vit en harmonie avec le cœur,
 que ta beauté y est constamment visible,
 que l'âme y vit de délices sans déclin.
Permets-moi de savoir que le ciel est toute paix,
 qu'aucune erreur, aucun orgueil, aucune révolte,
 aucun manque ne peuvent en dérégler l'harmonie.
Donne-moi la conscience que le ciel est toute joie,
 et qu'y sont abolis la foi, le jeûne, la prière, le deuil,
 la dégradation, l'insatisfaction, la crainte, le dépérissement.
Seigneur, conduis-moi jusque-là sans trop attendre,
Amen.

« Earth and Heaven » in Arthur Bennett, *The Valley of vision*. A collection of puritan prayers and devotions (Edimbourg : Banner of Truth, 1975), 203.

MÉDITATION BIBLIQUE

MARC 10:17-31 : « VIVRE SANS MASQUES »

Antoine SCHLUCHTER*

Cette rencontre de Jésus, rapportée par l'Evangile de Marc, au chapitre 10, versets 17 à 31, vous est familière. Marc parle d'un homme, tandis que Matthieu précise qu'il est jeune (Mt 19) et Luc, qu'il s'agit d'un chef (Lc 18).

Je vous propose, tout d'abord, une petite prise de vue aérienne, afin de situer notre texte. Cela m'amène à dire deux choses :

– *la première* : c'est que Jésus est sur le point d'arriver à Jérusalem. A deux reprises déjà, il a annoncé aux disciples ses souffrances, sa mort, et sa résurrection. Mais ceux-ci n'arrivent pas à comprendre, et encore moins à accepter cela ; et juste après notre histoire, pour la troisième et dernière fois, Jésus leur révèle le mystère de sa passion et de sa résurrection. Ce qui veut dire que suivre Jésus à ce moment-là, vers la fin de son ministère public, ce n'est plus une question de mode. Nombreux sont ceux qui l'ont déjà abandonné, et même pour les douze, cela devient difficile. Voilà pour le contexte général par rapport à l'ensemble de l'Evangile.

* Antoine Schluchter est pasteur à Aix-en-Provence. Ce message a été prononcé devant 8 000 à 9 000 jeunes à Explo 91, à Lausanne. Le style parlé a été conservé.

— *la deuxième* : notre texte se trouve dans un bloc qui a comme thème la question centrale de l'entrée dans le royaume de Dieu. Juste avant, nous trouvons l'épisode des petits enfants, que vous connaissez. Jésus précise qu'entrer dans le royaume, c'est un don offert à tous ceux qui se savent sans force pour l'obtenir par eux-mêmes. Au verset 15 de Marc 10, on peut lire : « En vérité je vous le dis, quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera point. »

Ce qui veut dire que chercher un autre moyen équivaut à passer comme à côté de la porte, ou à la trouver close. C'est précisément ce qu'illustre notre histoire de ce matin.

Le cadre ainsi posé, nous allons nous concentrer sur la rencontre elle-même, c'est-à-dire sur les versets 17 à 22, et nous passerons plus rapidement sur les applications qui suivent.

I. La rencontre, v.17-22

Que se produit-il lors de la rencontre entre Jésus et notre homme ? Tout d'abord, esquissons un portrait-robot de celui-ci à l'aide des données du texte. Premièrement, c'est un Juif, un Juif pieux qui observe les commandements depuis sa jeunesse. Deuxièmement, même si Marc ne dit rien sur son âge, il a les traits caractéristiques de la jeunesse : enthousiasme, zèle. Voyez comme il court se jeter aux pieds de Jésus, sans se soucier de la réaction des autres, réaction d'autant plus inévitable que, troisièmement, il était fortuné. Cet homme faisait partie de la classe supérieure. Enfin, il semble être en recherche très sérieusement, comme le prouve sa question, peut-être l'une des plus importantes qui soient : « Que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? »

Un danger qui nous guette : c'est de considérer cette personne de l'extérieur, comme on regarde des acteurs jouer dans un film, et de se dire « oui, ce n'est pas mal mais, là, j'aurais fait autrement ». On se fait sa petite opinion. N'êtes-vous pas, vous aussi, venus pour rencontrer le Seigneur ? Et pour l'écouter ? N'êtes-vous pas, comme lui, de bons pratiquants, des gens engagés qui essayent de vivre selon les directives bi-

bliques ? N'y a-t'il pas parmi nous une majorité de jeunes, et j'espère une majorité absolue de jeunes d'esprit, comme lui ? N'êtes-vous pas enthousiasmés comme lui de la rencontre qu'il a avec Jésus ? Et puis, si vous êtes là, c'est que vous êtes à peu près à l'aise financièrement. Ceci, simplement pour signaler qu'on oublie parfois qu'on jouit d'un certain bien-être, ce qui peut influencer notre spiritualité, ou plutôt notre manque de spiritualité. Enfin, j'espère que vous êtes également en recherche. Alors ma proposition est simple : donnons notre prénom à cet inconnu pour vivre l'histoire de l'intérieur.

Sa grande question : hériter de la vie éternelle. L'expression était familière à l'époque, et ceux qui aiment les références peuvent noter qu'elle est inspirée de Daniel 12:2. Cette expression est synonyme, comme dans notre texte, d'entrer dans le royaume de Dieu, ou d'être sauvé. Notre homme, qui a déjà sa petite idée sur la réponse, est surtout intéressé par celle que Jésus va donner.

Voici un petit exemple personnel. Depuis quelque temps, je m'intéresse à l'acquisition d'un lecteur de disques compacts. Au lieu d'acheter le premier venu proposé dans une réclame, j'ai décidé d'aller interroger des spécialistes, en leur posant toujours la même question : Entre tel et tel prix, qu'est-ce que vous me conseillez ? J'avais une vague idée au départ, elle s'est clarifiée au fil du temps, au point qu'avec les derniers, je n'attendais plus qu'un petit détail. C'est un peu la même chose pour notre homme.

Pour un Juif pieux, un fils d'Abraham, c'était tout à fait clair ! D'office, il était, si je puis dire, couché sur le testament. Il hériterait. Et puis, Jésus allait certainement se montrer indulgent, comme avec les petits enfants ; enfin, en bon rabbi, et bon maître, il allait juste proposer un petit quelque chose de plus. Aussi notre homme a-t-il trouvé la force d'adresser sa demande, parce qu'il savait ses arrières assurés.

Il y a là une illustration très forte : celle des fausses sécurités. Par exemple, celle de l'appartenance à un pays ou à une confession chrétienne qui permettrait de se sentir au clair par rapport à Dieu ; ou bien la fausse sécurité due aux réponses un peu trop faciles faites en citant un verset biblique ou en réali-

sant un petit schéma en trois points. Nous avons besoin de certitudes, mais notre Dieu veut aussi continuer à nous surprendre et à nous reprendre parfois. Oui, il aime poser des questions à nos réponses.

II. La réponse de Jésus

Et Jésus dans tout cela ? Il va répondre, mais à sa manière, progressivement, *pianissimo*. On peut discerner trois éléments dans sa réponse.

1) Le premier (v.18) a la forme d'une question : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? » Appeler quelqu'un « maître », « rabbi », était fréquent, tandis que le qualificatif de « bon » était réservé exclusivement à Dieu dans la piété juive. Comme notre homme, contrairement à nous, ignorait la divinité de Jésus, il attribuait ainsi à une créature humaine l'honneur qui est dû au Créateur seul ; cela en disait long sur sa conception de Dieu et sur ses maîtres spirituels. Est-ce qu'il ne nous arrive pas aussi, parfois, de nous attacher trop à un serviteur de Dieu, à une façon de vivre sa foi et de prier, à une traduction de la Bible, au point, peut-être, d'en faire des filtres, des passages obligés, ou même des idoles comme en politique, en musique ou dans le spectacle ? On le sait, les Corinthiens aimaient à se réclamer de Paul, d'Apollos, de Pierre ou d'un autre, et créaient autant de partis opposés. Alors, veillons, certes, à respecter nos conducteurs, mais sans les encenser, et encore moins à les suivre aveuglément. C'est là l'origine de toutes les sectes et, aussi, de l'esprit sectaire qui peut s'infiltrer très facilement dans les communautés les plus évangéliques réveillées et orthodoxes.

Jésus, lui, n'accepte pas cet honneur, et il nous montre la voie. Il glorifie Dieu et se présente comme étant seulement son envoyé, celui qui agit en son nom avec une entière soumission. Voilà encore un sujet de réflexion, pour la pratique du témoignage : qui est au centre du nôtre ? Nous-mêmes, avec notre piété, etc., ou l'oeuvre du Seigneur ? Si le fils parfait de Dieu a fait preuve d'une telle humilité, nous devons, à notre tour, étant donné notre long catalogue d'imperfections

en tous genres, faire preuve de modestie et d'honnêteté dans le témoignage. C'est très important. Oui, personne n'est bon, si ce n'est Dieu seul. Voilà le premier élément. Il est comme une remise dans l'axe, une mise au point nécessaire. Dieu est Dieu, à lui tout l'honneur.

2) Avec le deuxième élément, nous entrons dans le vif de la réponse. Jésus va placer ce fils d'Israël non pas devant une belle révélation, mais devant ce qu'il connaît le mieux, à savoir la loi. Verset 19, « Tu connais les commandements », et suit toute une énumération, qui nous rappelle que Jésus n'est pas venu *abolir* mais *accomplir* la loi.

Voici trois détails étonnants dans cette liste de commandements :

– *Tout d'abord*, une partie seulement des dix paroles du Sinaï est citée par Jésus ; il s'agit de celle que l'on appelle « la deuxième table » de la loi, qui traite des relations horizontales, avec autrui. C'est un bon choix. Les préceptes sont clairs : le meurtre, l'adultère, le vol. Il n'y a pas besoin d'un examen de conscience approfondi pour trouver la réponse.

– *Deuxième détail* : Comme un tiercé en désordre, Jésus ne cite pas les commandements dans l'ordre habituel. Pourquoi Jésus a-t-il fait cela ? Est-ce une petite lubie ? Non ! Sa logique est immense. Il part du commandement le plus grave sur le meurtre, celui pour lequel on se sent le moins concerné, pour aboutir à la parole la moins sévère, la plus banale, sur le tort à ne faire à personne, l'infraction la plus fréquente. Ainsi personne n'échappe.

– *Troisième détail* : Il y a un intrus dans cette liste : le tort. « Ne faire de tort à personne » est comme un onzième commandement, ou la cinquième roue du char, comme on dit. Étonnante, cette liberté du Seigneur, dans l'art de la citation ! Cela nous choque parfois. Mais quelle clairvoyance ! Pour une personne de condition aisée, il est plus tentant de profiter, par exemple, de ses employés et de leur faire du tort que de convoiter ce que l'on peut acquérir sans problème. Jésus omet d'évoquer la convoitise et met en évidence le tort causé à autrui. Avec raison. Comment hériter la vie éternelle ? Eh bien, dit Jésus, en gardant les commandements.

3) Mais ce n'est pas tout. Troisième élément.

« Il te manque une chose : va, vends tout ce que tu as. Donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens et suis-moi. Mais lui s'assombrit à ces paroles et s'en alla tout triste, car il avait de grands biens. » (v.21,22)

Cette parole est dure, radicale. Certains pensent que c'est une critique absolue de la possession de biens matériels. Mais non ! Cette parole est pour notre homme. Elle lui est destinée. Pourquoi ? Il garde les commandements principaux et devait pratiquer les trois piliers de la religion juive : le jeûne, la prière et l'aumône (Mt 5). On recommandait particulièrement l'aumône aux riches. Alors il est tranquille. En lui demandant de tout quitter pour le suivre, Jésus lui rappelle, en quelque sorte, l'esprit de la première table des commandements, des premières paroles sur l'amour de Dieu, « de tout ton coeur, de toute ta force, et de toute ta pensée ».

Et le masque tombe. Plus question de demi-mesures, de raisonnements subtils. Le passage aux actes va révéler l'état du coeur de notre homme : il ne peut pas. Autant il est arrivé vers Jésus, en courant, avec détermination, autant il repart tout petit, la queue entre les jambes, dirions-nous. La mine littéralement aussi dépitée qu'un ciel qui s'assombrit de nuages menaçants. Le pauvre, oui. Il n'arrive pas à réaliser que Jésus lui propose l'affaire du siècle : troquer ses biens périssables contre un placement parfait et inattaquable, un trésor dans le ciel. L'Esprit de la loi, c'est le deuxième élément de la loi, conduit à suivre Jésus, en toute confiance et sans retenue. C'est à cela qu'elle nous amène. Et donc à hériter de la vie éternelle.

III. Les applications, v. 23-31

En bon pédagogue, Jésus profite de cet épisode pour faire quelques remarques pratiques.

Tout d'abord, l'entrée dans le royaume est très difficile. Jésus prend le cas du riche qui était là, et il l'élargit à tous, à tel point que les disciples commencent à se demander : « mais comment être sauvé ? » C'est impossible aux hommes, mais

tout est possible à Dieu. Tout a été rendu possible par la mort et la résurrection de son Fils. C'est la grâce. C'est notre unique espérance. C'est le seul chemin pour entrer dans le royaume.

Et puis le Seigneur promet à ceux qui l'ont suivi une restitution au centuple. La promesse est merveilleuse. Elle nous incite à ne pas être des calculateurs mesquins face à la grâce de Dieu et à ses exigences.

Conclusion

Je termine en relèvant un verbe du verset 21. Juste avant l'appel radical à le suivre, « Jésus ayant regardé (notre homme), l'aima ». Comment a-t-il manifesté cet amour ? Nous l'ignorons. Mais, le verbe grec employé nous renseigne sur la nature de cet amour. Il ne s'agit pas de l'amour-amitié ou de l'amour-affection, mais de l'amour divin, l'agapé, l'absolu, qui culmine dans le don de la croix et le triomphe de la résurrection.

Jésus pose sur chacune et chacun d'entre vous ce même regard d'amour, un regard, il est vrai, auquel rien n'échappe, mais un amour tel que, malgré la vision de nos zones d'ombre, de ce qui est encore sale en nous, le Seigneur peut tout de même nous dire : « Viens, et suis-moi ».

C'est la grâce. Laissons tomber nos masques, même soigneusement confectionnés, et répondons à l'appel du Seigneur avec reconnaissance et simplicité de coeur. Amen.

PRIÈRE POUR LA MISÉRICORDE

Ô Dieu, dont la gloire est de toujours faire miséricorde :
Sois clément envers ceux qui se sont écartés de tes voies
et ramène-les, le cœur pénitent à une foi plus solide ;
Qu'ils adhèrent à la vérité de ta Parole et y demeurent
fermement attachés.
Par Jésus-Christ, notre Seigneur, qui vit et règne avec toi et le
Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen.

Prière du Deuxième dimanche de Carême, dans *Le livre de la Prière Commune*, le *Prayer Book* de l'Eglise anglicane traduit en français (New York, Church Hymnal Co., 1983).

Parution prochaine de

I'INDEX

(1950-1995)

de LA REVUE REFORMEE

70 F franco, CCP : LRR, Marseille 7370 39 U

LE DIEU TRINITAIRE : SES PERSONNES ET SA NATURE

Gérald BRAY*

Les théologiens d'aujourd'hui ont une conscience accrue, tant théorique que pratique, de l'importance de la Trinité dans la doctrine chrétienne. Il n'y a pas si longtemps, la Trinité se trouvait reléguée au second plan, même par les croyants sincères. Elle n'a jamais été complètement perdue de vue, bien sûr, mais en dehors des formulations rituelles, à l'occasion d'un baptême par exemple, la Trinité était rarement mentionnée en pratique. Les théologiens la prenaient pour cible, la trouvant irrationnelle et voyant en elle l'expression ultime d'un néo-platonisme tombé dans le discrédit depuis longtemps. Quant aux chrétiens ordinaires, ils n'arrivaient pas à concevoir trois en un, et d'ailleurs ne s'y essayaient guère.

Le Saint-Esprit qui, selon la doctrine trinitaire classique occidentale, est le lien qui unit les trois personnes, était presque oublié ; tout au plus subsistait-il une sorte de conception de type

* Gerald Bray est professeur d'Histoire de l'Eglise à la Samford University (Birmingham, Alabama, Etats-Unis). Il est l'auteur de *The Doctrine of God* (Leicester : IVP, 1993).

Ce texte est traduit de la revue de Rutherford House, Edimbourg, *Evangel*, printemps 1986. Il est le premier d'une série d'articles publiés par cette revue. Un deuxième article sur la Trinité sera publié dans le prochain numéro de *La Revue Réformée*.

plus ou moins binaire, selon laquelle Jésus serait plus ou moins, à la fois, Dieu et Père, et le Saint-Esprit un petit peu plus qu'une puissance divine dépourvue de dimension personnelle.

Maintenant, cela a changé du tout au tout. Le « binitarisme » de même que l'unitarisme n'ont pas totalement disparu, mais il est certain que l'accent mis sur la Trinité aurait surpris il y a seulement une génération. En théologie systématique, la considérable contribution de Karl Barth a fait passer cette doctrine au premier plan de la théologie chrétienne avec, sans doute, une perspective christologique qui diffère de la tradition classique. Barth a été suivi par Jürgen Moltmann et, d'une manière très différente, par Eberhard Jüngel qui, tous les deux, ont fait de la Trinité un élément essentiel de leur conception de Dieu.

Dans les cercles catholiques romains, on note également le même fort mouvement d'intérêt ; de Karl Rahner jusqu'à Bernard Lonergan, tous cherchent à sonder le mystère. Même dans l'Eglise orthodoxe orientale, des travaux récents, traduits depuis peu, ont été faits sur ce sujet, surtout par Vladimir Lossky et Dumitru Staniloae. Sur un tout autre plan, le développement du renouveau charismatique a souligné l'importance du Saint-Esprit, ce qui soulève inévitablement de grandes questions sur sa personne et son oeuvre par rapport à ceux du Père et du Fils.

Pour comprendre la Trinité, il convient de commencer, comme le font les Ecritures, avec Dieu. Au cours des siècles passés, on a beaucoup spéculé sur le point de savoir s'il y a, dans l'Ancien Testament, une quelconque indication de pluralité au sein de la divinité ; dans leurs débats avec les juifs, les chrétiens l'ont souvent affirmé. A vrai dire, le premier à suggérer que *Yahweh* pouvait être, d'une certaine manière, trois personnes était lui-même juif : Philon d'Alexandrie. Pour lui, l'apparition des trois hommes en Genèse 18, auxquels Abraham s'est apparemment adressé au singulier, par le titre « Seigneur » permet de discerner en Dieu comme une sorte de triade.

Plus importante est l'affirmation que le pluriel *Elohim*, accompagné de pronoms et de verbes également au pluriel – par

exemple : *faisons* l'homme à *notre* image (Gn 1:26) – indique qu'il y a, dans l'Ancien Testament, la révélation d'une divinité plurielle. A cela s'ajoute l'argument que les Ecritures hébraïques parlent souvent de la Parole du Seigneur ou de l'Esprit de Dieu en termes fondamentalement personnels, ce qui a, tout naturellement, façonné la base de la pensée néotestamentaire.

A l'encontre de ce point de vue se trouve le fait bien connu que le judaïsme a toujours rejeté une telle notion. La plupart des chercheurs en Ancien Testament s'accordent pour affirmer que l'apologétique chrétienne traditionnelle se fonde sur l'allégorie, ou sur quelque autre interprétation tendancieuse, qui ne peut au mieux qu'être considérée comme une interprétation parmi d'autres. Il est *possible* qu'une telle idée soit présente dans l'Ancien Testament, mais elle n'est pas suffisamment définie pour servir de base à la doctrine de la Trinité.

Du point de vue purement dogmatique, cela est sans doute un peu décevant. Beaucoup de chrétiens le considèrent ainsi. En fait, nous allons voir qu'il y a une excellente raison pour récuser l'idée d'une révélation de la Trinité dans l'Ancien Testament.

Quelle était la conception juive de Dieu ? Il convient, ici, de faire très attention, puisque ce qui est révélé dans l'Ancien Testament n'est pas forcément ce que l'on pense en général. Si l'israélite moyen avait eu la même notion de Dieu que celle qui ressort de la Loi de Moïse, le reste de l'Ancien Testament n'aurait peut-être pas été écrit, ou au moins il n'aurait pas pris la forme qu'il a prise avec ses avertissements répétés contre l'idolâtrie. En fin de compte, il semble clair que la religion de l'Ancien Testament considère Dieu, en général, de l'extérieur. Israël est en relation avec lui, bien sûr, mais cette relation est celle du serviteur avec son maître, comme Paul le souligne dans ses épîtres. Les israélites savaient que Dieu habitait parmi eux dans le Temple, mais ils ne pouvaient pas entrer dans le Saint des Saints ; seul, le Souverain Sacrificateur le pouvait, et seulement une fois par an pour faire l'expiation au nom de tout le peuple.

Une religion qui aborde Dieu de l'extérieur ne peut que développer un sens aigu de l'importance des éléments extérieurs dans l'adoration, et c'est ce que nous trouvons. La relation entre Dieu et Israël est déterminée en termes de loi et de grâce aux bons soins des théologiens juifs – des juristes au sens propre du terme – et cette loi est devenue de plus en plus complexe et détaillée.

La venue du Christ a mis fin au système juif d'adoration, non pas en déplaçant la dévotion du peuple vers un autre Dieu supérieur (comme Marcion l'a tenté), mais en pénétrant dans la divinité. C'est ce que symbolise la déchirure du voile du Temple ; celui qui a offert l'ultime sacrifice du Souverain Sacrificateur en s'offrant lui-même a également ouvert la voie pour que nous entrions dans la présence de Dieu. Depuis lors, la perception de Dieu a changé chez le croyant, puisque ce qu'il a vu jusque-là de l'extérieur comme un, il le voit, de l'intérieur, comme trois. En Christ, le même Dieu s'est révélé d'une manière plus profonde et plus satisfaisante qu'il ne s'était révélé aux prophètes de l'Ancien Testament.

En termes théologiques, en distinguant l'*unicité* et la *trinité* de Dieu, on évoque sa *nature* et ses *personnes*. Ces termes ont, en théologie, une histoire complexe que nous ne rappellerons pas ici ; nous n'en retiendrons que certains éléments fondamentaux.

En premier lieu, les chrétiens sont monothéistes et, par conséquent, tiennent fortement à préserver l'unité de Dieu. En confessant la Trinité, nous n'abolissons ni ne fractionnons l'unité divine, qui est tout aussi importante. Mais, à cause de cela même, beaucoup de chrétiens sont tentés de penser à Dieu comme étant principalement une nature, ou substance, divine qui serait dotée de personnalité au sens d'attribut (comme ceux de l'omniprésence, l'impassibilité, etc.), mais pas comme une véritable Personne. Ou à l'inverse, Dieu est bien conçu comme une Personne dont les deux autres dériveraient. Jésus et l'Esprit ne seraient ainsi que des éléments composants de Dieu, comme les enfants de Dieu, comme les êtres divins du même genre que les anges, situés à un niveau inférieur à Dieu. Ces croyances ne sont pas formulées de ma-

nière cohérente, mais elles sont courantes chez ceux qui veulent croire que Dieu est une Personne, et qui veulent aussi préserver le monothéisme.

La réponse chrétienne est que l'unité de Dieu est bien réelle et n'est pas un simple attribut. Il y a, certes, trois personnes en Dieu, mais elles ne constituent pas de simples composants ou éléments de Dieu. Chacune participe pleinement à la nature divine dans sa totalité et, de plus, révèle entièrement les deux autres. Telle est la signification de Jean 14:9-11 et aussi de Jean 14:23, où Jésus dit que lui et le Père viendront habiter dans le coeur du croyant par la foi, bien que le contexte immédiat concerne un des enseignements sur le Saint-Esprit : c'est lui qui le fera.

En Dieu, il y a trois personnes ; chacune est pleinement Dieu et manifeste la plénitude de la nature de Dieu en puissance et en gloire. Il ne faut pas, cependant, les considérer comme autant de noms différents pour une seule et même chose. Il est séduisant de considérer le Père comme le Dieu créateur, le Fils comme le Dieu Rédempteur et le Saint-Esprit comme le Dieu qui sanctifie. Si ces distinctions ont une certaine valeur en ce qui concerne leur *oeuvre*, elles n'ont aucun sens en ce qui concerne leur *nature*. Les trois personnes de la Trinité sont personnellement impliquées dans chacune de ces oeuvres ; il n'y a entre elles aucune répartition évoquant un morcellement de la divinité. Jean 1:1-3 et Colossiens 1:16-17 parlent du rôle du Fils de Dieu dans la création et, en Jean 14 à 16, Jésus explique clairement que le Saint-Esprit viendra renforcer son propre témoignage.

Si donc, il n'existe pas d'égalité entre les Personnes de la Trinité et si la nature divine ne peut pas être divisée, comment concevoir un Dieu à la fois un et trine ? Une réponse possible consiste à faire de l'une des personnes le principe d'unité des trois. Selon cette idée, l'une des personnes posséderait la nature divine ou serait une hypostase divine plus explicitement que les deux autres. Cette personne serait le noeud assurant l'unité de l'ensemble.

Dans la théologie orthodoxe orientale, c'est le rôle du Père qui est la source de la divinité du Fils et de l'Esprit. Dans la

théologie occidentale, ce rôle est attribué généralement au Saint-Esprit qui assure l'unité dans l'amour du Père et du Fils. Dans l'optique orientale, Dieu serait fondamentalement une seule personne qui se serait démultipliée, alors que du point de vue occidental, il serait une nature personnifiée (le Saint-Esprit), dont les composants révélés ont également pour caractère d'être personnel.

En s'exprimant ainsi on simplifie inévitablement, mais cela fait bien ressortir la difficulté persistante qu'éprouve la théologie chrétienne en essayant de garder distinctes les Personnes et la Nature. Affirmer, par exemple, avec Jungel, que Dieu a initialement décidé d'être trinitaire ne résoud pas le problème ; nous voudrions savoir qui, au juste, a pris la décision. Il est impossible de remonter du caractère trine jusqu'à l'unité primordiale, de même qu'il est impossible de fondre les trois en un. Les deux chiffres recouvrent des réalités également objectives, également éternelles, à des *niveaux* différents. Voilà ce que la distinction entre personnes et nature cherche à préserver.

En outre, avec cette distinction, nous ne pouvons connaître Dieu qu'au plan personnel. Sa nature nous reste cachée. Cela est important, car cela explique comment Dieu peut être à la fois connu et inconnaissable. Dieu se révèle à nous dans ses personnes, et nous percevons son unité dans leur mutuelle harmonie, mais nous n'allons jamais jusqu'à l'essence du divin. Il faut dire que des branches de l'Eglise chrétienne n'acceptent pas le caractère inconnaissable de la nature de Dieu ; tout au contraire, elles affirment avec insistance que le but même de la vie chrétienne est d'être transformée au point de ressembler à la divinité non créée !

Cette position qui a atteint sa plus haute perfection dans la théologie mystique de l'Eglise orientale, doit être rejetée car, malgré ses dénégations, elle place notre relation avec Dieu sur un plan qui n'est pas personnel. Il nous est impossible de devenir comme Dieu par nature ; nous pouvons seulement entrer en communion avec lui en tant que personnes. Nous revoilà, par un autre chemin, devant la différence entre la justice infusée et la justice imputée ; pour la première, nous devons nous-

mêmes devenir comme Dieu ; pour la deuxième, nous comptons entièrement sur son mérite et sa grâce envers nous.

En même temps, il convient de reconnaître que les personnes de la divinité ont en commun d'être des *Personnes*, tout en ayant en plus des attributs qui les distinguent les unes des autres. Ces attributs en théologie Réformée sont dits *communicables*. Ils peuvent être possédés par d'autres êtres, également des personnes. Le premier de ces attributs est la *sainteté* divine. La sainteté n'est pas une caractéristique de la nature divine, en dépit de la conception populaire, mais est une caractéristique commune aux trois personnes de la Trinité. S'il n'en était pas ainsi, nous serions incapables d'être ou de devenir saints nous-mêmes, sans pour autant être transformés en Dieu.

Il est vrai, néanmoins, que les chrétiens sont appelés à « participer à la nature divine » (2 P 1:4). Mais attention, ce verset peut facilement susciter une grande confusion s'il n'est pas interprété correctement. Le contexte, où il est question d'échapper à la corruption, peut suggérer, en effet, un changement d'état propre à soutenir l'idée qu'il faut devenir comme Dieu, ce qui, bien sûr, a souvent été interprété ainsi. Mais en regardant de plus près, on se rend compte que ce dont parle Pierre, ce n'est pas d'*état*, mais de *puissance*, de *force* et des *promesses* divines.

C'est le mystère de la foi chrétienne que nous tenions ce trésor dans des vases de terre. La texture du pot n'est pas transformée par son contenu ; tout au contraire, le miracle consiste en ce que la puissance de Dieu est à l'oeuvre, bien que les instruments qu'il choisit d'utiliser soient moins que dignes de lui ! C'est parce que nous avons une relation personnelle avec lui qu'il peut se révéler à nous sous sa nature réelle. Nous n'avons ni à revendiquer quoi que ce soit auprès de Dieu, ni de raison de croire que, d'une manière ou d'une autre, nous nous sommes approchés de lui de telle sorte qu'il soit dans l'obligation de nous accorder sa grâce. Jusqu'à la fin, nous dépendons de sa grâce, qu'il nous offre gratuitement dans un contexte de foi personnelle. C'est ainsi que nous connaissons Dieu et que nous le voyons à l'oeuvre en nous.

Le communiqué suivant ¹ nous donne matière à réflexion sur la situation actuelle : locale, nationale et européenne. Il est une illustration de l'état du christianisme. Que faire ? Prier ?

LE CHRISTIANISME EUROPÉEN MENACÉ D'« EFFONDREMENT »

L'évêque Lesslie Newbigin, l'un des chefs de file œcuméniques les plus importants de notre siècle, a déclaré le 28 août 1995 que le christianisme européen était menacé d'« effondrement » à cause de son acceptation sans réserve de la philosophie des Lumières et de l'économie de marché.

L'évêque Newbigin, qui a vivement critiqué les Eglises européennes et leurs compromis avec le monde moderne, a rappelé qu'en lisant les déclarations des Eglises, « on sait en général quels journaux les membres de l'Eglise lisent, mais il est difficile de dire quels passages de la Bible ils ont lus ».

« En Europe, l'image de l'Eglise ressemble plus à un reliquat du passé qu'à un pouvoir susceptible de façonner de manière efficace le présent et l'avenir », a-t-il affirmé dans le discours controversé qu'il a adressé aux représentants des Eglises Réformées d'Europe. Lesslie Newbigin a occupé les postes de secrétaire général du Conseil international des Missions et de secrétaire général adjoint du Conseil Œcuménique des Eglises.

« Dans leur désir de s'intégrer dans le monde moderne, les Eglises ont inévitablement participé à son effondrement », a-t-il déclaré avant d'ajouter que l'Europe avait préféré prendre pour autorité suprême l'économie de marché plutôt que l'Evangile.

« Si c'est l'économie de marché qui règne, si c'est l'économie de marché qui est dieu et s'il n'y a d'autre pouvoir que l'économie de marché, alors on va assister à une polarisation croissante... entre

1. Assemblée de la région européenne de l'Alliance Réformée Mondiale (ARM), Edimbourg, 31/08/1995, *Bulletin ENI* (Nouvelles Œcuméniques Internationales), N°18, septembre 1995.

les riches et les pauvres, et à une exploitation plus forte des ressources de la planète, à un point tel que l'humanité s'en trouvera menacée », a-t-il lancé aux 118 délégués à l'Assemblée de la région européenne de l'Alliance Réformée Mondiale (ARM) lors de la réunion qui se tient du 28 août au 3 septembre 1995 à Edimbourg.

« Les Eglises n'enseignent pas que le Seigneur Tout-Puissant a dit : 'Tu ne convoiteras pas', parce que cela détruirait le système capitaliste d'un coup », a-t-il encore dit.

L'évêque Newbigin, qui est aujourd'hui membre de l'Eglise Réformée Unie du Royaume-Uni, est né en 1909 et a travaillé comme missionnaire presbytérien en Inde avant d'être nommé évêque de l'Eglise Unie de l'Inde du Sud après la deuxième guerre mondiale. Il a également été conseiller auprès de l'Assemblée fondatrice du Conseil Œcuménique des Eglises en 1948.

Il a déclaré le 28 août que la situation œcuménique actuelle était « décourageante pour quiconque avait consacré sa vie au mouvement œcuménique ».

Selon lui, les anciennes divisions entre Eglises catholique et protestantes ont été remplacées par une nouvelle division entre « ceux qui croient que l'Evangile nous a été confié et ceux qui ont, pour des raisons pratiques, cessé de le croire ».

« Alors que les Eglises catholique et orthodoxes se sont investies dans le mouvement œcuménique, elles persistent à revendiquer qu'elles sont 'l'unique incarnation véritable' de l'Eglise que le Christ a fondée », a ajouté l'évêque Newbigin.

Mais les Eglises anglicanes et protestantes d'Europe et d'Amérique du Nord, qui ont joué un rôle primordial dans la formation du Conseil Œcuménique des Eglises, sont les confessions « les plus lourdement touchées par la modernisation de l'Evangile, et il n'est pas étonnant que le Conseil Œcuménique des Eglises s'intéresse peu à l'évangélisation à l'heure actuelle », a-t-il déclaré.

L'« intransigeance » du pape Jean-Paul II peut bien souvent mettre notre patience à l'épreuve, a assuré l'évêque Newbigin, qui reconnaît cependant éprouver une « certaine reconnaissance » pour les positions prises par le chef de l'Eglise Catholique. « S'il avait été moins sévère, l'Europe n'aurait-elle pas été entraînée sur la pente glissante du chaos moral encore plus qu'elle ne l'a été ? » a-t-il demandé.

A NOS LECTEURS

Avec ce numéro, *LA REVUE REFORMÉE* fait peau neuve ! Mais changement de format et de présentation ne signifie pas changement de politique. La tâche commencée par Pierre Marcel sera poursuivie : former et informer pasteurs et fidèles désireux de réfléchir sur ce qui fonde l'espérance certaine de la foi chrétienne.

Chaque numéro comportera, outre un article de fond sur le texte biblique, aisé à identifier (dans cette livraison, il s'agit de l'étude de Richard Gaffin sur « La cessation des 'dons extraordinaires' »), des rubriques variées relatives à l'actualité, les doctrines bibliques, l'éthique, les livres, l'histoire,...

L'objectif est d'aider à élargir un oasis dans le désert spirituel et théologique où nous nous trouvons à l'aube du 21^e siècle.

Tel est le projet pour la réussite duquel nous vous demandons votre aide. Celle-ci peut revêtir plusieurs aspects : prière, commentaires, suggestions et recherche de nouveaux abonnés.

Nous sommes heureux de vous inviter à relever avec nous le défi que constituent le maintien et aussi l'essor de l'Eglise.

En Christ avec vous.

Paul WELLS

Rédacteur de *LA REVUE REFORMÉE*

Abonnements 1996

1° – FRANCE

Prix normal : 170 F – Solidarité : 250 F
Pasteurs et étudiants : 85 F
Étudiants en théologie : 60 F. 2 ans : 100 F.

2° – ÉTRANGER

BELGIQUE : M. le Pasteur Paulo MENDES, Place A. Bastien, 2. 7011 Ghlin-Mons.
Compte courant postal 034.0123245-20.
Abonnement : 1.000 FB – Solidarité : 1.600 FB.
Pasteurs et étudiants : 600 FB.

ESPAGNE : M. Felipe CARMONA, Sant Pere més alt, 4 : 1° 1°, 08003 Barcelone.
Cuenta corriente postal N° 3.593.250 Barcelona.
Abono Anual : 2.500 Pesetas.
Para pastores y responsables : 1.300 Pesetas.

PAYS-BAS : Drs Jan ALLERSMA Kustweg 30:a, 9933 BD Delfzijl.
Giro 25 00 801.
Abonnements : Florins 60 – Solidarité 80 Fl.
Étudiants : Fl. 30.

SUISSE :
Compte postal : *La Revue Réformée*, Case postale 84, 1806 Saint-Légier. CCP : 10-4488-4
Abonnements : 42 CHF – Solidarité 62 CHF.
Étudiants : 25 CHF.

AUTRES PAYS :
▪ Règlement en FF, sur une banque en France : tarifs français + 30 FF
▪ Autre mode de règlement (à cause des frais divers) : tarifs français + 70 FF

Envoi « par avion » : Supplément aux tarifs ci-dessus 40 FF ou 10 CHF.

Prix du fascicule : 35 FF pour l'année en cours et l'année précédente.
50 FF pour n° double de l'année en cours et de l'année précédente.
20 FF pour les années antérieures.

SOLI DEO GLORIA

